

Holes of Fame

Fabrice D. SIMONIN

Première partie

**The Man with the Hole
in his Left Forearm**

Chapitre premier

J'ÉTAIS cette nuit-là tout occupé à vomir consciencieusement dans une ruelle sombre et pluvieuse tout ce que j'avais ingurgité ce soir-là — principalement du mauvais whisky. Je fêtais la fin d'une enquête : une veuve éplorée m'avait demandé de retrouver le meurtrier de son défunt mari. Je l'avais fait sans difficultés : le coupable était garé dans le dépôt de trolleybus à l'angle de la vingt-quatrième rue et de la troisième avenue. Bref, de l'argent facilement gagné et rapidement dépensé en une soirée de folle ivresse.

J'étais donc là, dans cette ruelle sombre et pluvieuse, plié en deux par la douleur, à regarder mon chyle se diluer dans une flaque d'eau lorsqu'un homme arriva derrière moi. En règle générale, je n'aime pas trop ça, que des hommes arrivent derrière moi lorsque je suis penché dans une ruelle sombre et pluvieuse. Je crois que ça date du lycée, lorsque Kenny Broughton avait. . . En fait, je crois que je vais garder ça pour mes mémoires. Vous imaginez bien que, même pour quelqu'un qui vomissait, je n'étais pas vraiment à mon aise. J'aurais bien exprimé mon mécontentement mais j'avais peur de me noyer dans mes propres sécrétions. D'ailleurs, l'homme n'a rien tenté de déplacé : il est resté au bout de la ruelle, dans l'ombre et sous la pluie, à attendre que mon estomac se calme. Ça a pris du temps mais finalement il s'est calmé.

Alors je me suis redressé et j'ai fait face à l'homme. La ruelle était trop sombre et trop pluvieuse pour que je puisse voir son visage. Tout ce que je voyais, c'est qu'il n'était pas très grand et plutôt gros. Il portait un feutre noir et un long manteau sombre. Moi, je ne les aime pas, les petits gros qui portent des manteaux sombres. C'est soit des tueurs, soit des banquiers. Je ne savais pas encore ce qu'il me voulait : la bourse ou la vie. De toute manière, je ne pouvais pas fuir. Vu qu'il n'avait pas l'air de vouloir bouger, j'ai avancé vers lui — on n'allait tout de même pas rester toute la nuit dans cette ruelle sombre et pluvieuse !

Je suis arrivé à moins de deux mètres de lui et je ne voyais toujours pas son visage. Mais je connaissais sa voix : c'était Ted Schiavelli, dit Teddy Bear, l'homme de main de Tony del Pedro, dit le croque-mort. Teddy Bear voulait savoir si j'étais Marlowe. C'était bien moi ; j'ai plongé la main dans la poche de mon imperméable et j'en ai sorti une carte de visite presque neuve que je lui ai tendue : "Christopher Marlowe, P.I." Mais ma carte ne l'intéressait pas. Monsieur del Pedro voulait me voir, il avait du travail pour

moi.

Un client qui a de quoi payer, en principe, c'est toujours bon à prendre mais, là, on ne peut pas dire que j'aie sauté de joie. En général, je préfère être du côté des gentils et, d'habitude, je choisis mes clients en conséquence. C'est que les gentils, quand on a fait ce qu'ils veulent, ils ont la gentillesse de ne pas vous tuer. Même quand vous êtes obligé de les menacer pour qu'ils pensent à vous payer. Je sais bien qu'on va encore dire que je suis plein d'*a priori* mais je doutais sérieusement que le croque-mort soit un gentil. Sauf que là je n'avais pas vraiment le choix.

N'écoutant que mon courage qui s'obstinait à rester muet, j'ai donc suivi Teddy Bear hors de la ruelle sombre et pluvieuse jusqu'à une voiture. Teddy Bear a ouvert la porte arrière et m'a fait signe de monter. Puis il est monté à côté de moi. En fait, non, tout contre moi. Et, croyez-moi, avoir Teddy Bear Schiavelli tout contre soi n'est pas vraiment une source de réconfort. Mais en fait ce n'était pas ce qui m'inquiétait le plus. À chaque virage, mon estomac se rappelait à mon bon souvenir. Du coup j'étais assez malade pour me sentir soulagé d'arriver dans la propriété du croque-mort.

Le type avait pas mal réussi en affaires : il avait une gigantesque baraque, genre petit château, au milieu d'un immense parc. On dit que l'ancien propriétaire du terrain est quelque part dans les fondations de la maison mais la police n'a jamais réussi à le prouver. Certains arbres étaient taillés en forme d'animaux. Il y avait des lapins, plein de lapins, et plein de nounours aussi. J'imagine qu'il a gardé la décoration de l'ancien propriétaire. Sinon, il faut bien avouer que, pour un parrain du milieu, ça ne fait pas très sérieux sur les bords.

Ce qui m'a le plus impressionné, ce soir-là, chez le croque-mort, c'est le majordome. Car le croque-mort a un majordome. Je veux dire, un *vrai* majordome. Vous savez, dans ce métier, ils ont tous un gorille qu'ils font rentrer par miracle dans un trois-pièces et qu'ils appellent majordome mais, ce majordome-là, c'est un vrai majordome. La preuve, il est anglais. Teddy Bear et moi étions à peine entrés qu'il surgissait de nulle part pour prendre nos manteaux. Non ! Pour nous demander s'il pouvait, avec notre permission, prendre nos manteaux. La classe, hein ? Je vous l'avais bien dit — je ne me laisse pas impressionner par des brouilles.

Teddy Bear ne m'a pas vraiment laissé le temps d'admirer les tapisseries : il m'a conduit directement à la salle à manger de del Pedro. Vu que, si je survivais à notre première entrevue, il allait sûrement devenir mon employeur, j'essayais de m'habituer à l'appeler par son nom. Un type comme ça, mieux vaut ne pas l'énerver. Je savais que le croque-mort — je veux dire, monsieur del Pedro — en avait digéré de plus coriaces que moi. Moi, j'ai l'estomac plutôt fragile : je ne digère pas les quenelles, le melon me donne des ballonnements et l'ananas me file des aigreurs d'estomac. Del Pedro et moi, on ne jouait pas dans la même catégorie et j'en étais parfaitement conscient.

D'ailleurs, je me demandais bien ce qu'il me voulait. Faut dire que j'ai eu

pas mal de temps pour me le demander : il nous a fallu un temps fou pour aller de l'entrée à la salle à manger. Franchement, ce n'était pas malin de me faire marcher autant un soir de cuite. Je n'ai pas compté le nombre de fois où je me suis entravé dans les poils de la moquette — les moquettes sont toujours trop épaisses, les soirs de cuite. C'est terrible, les soirs de cuite, tout est contre vous : à l'intérieur, il y a de la moquette partout, ou du parquet, toujours trop ciré, et dehors il y a tous ces petits cailloux à enjamber. Le parcours du combattant à jeun, ce n'est rien à côté des trottoirs les soirs de cuite. Et toutes ces bouches d'égout, à quoi elles servent de toutes manières ?

Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de plaques d'égout chez Monsieur del Pedro. J'avais déjà assez de problèmes avec la moquette ! N'empêche, croyez-le ou non, je suis arrivé sans tomber à la salle à manger. Monsieur del Pedro — je le voyais pour la première fois — était assis au bout d'une très longue table et il mangeait. Bon, je sais qu'en général c'est le genre de trucs qui se fait bien dans une salle à manger mais si vous continuez à m'interrompre à tout bout de champ, vous ne connaîtrez jamais le fin mot de cette affaire. Du coup vous serez frustrés, agacés, énervés ; vous serez ignobles avec votre famille, vos enfants et vos collègues ; vous vous ferez virer ; vous vous jetterez du haut d'une falaise et, juste avant de toucher la surface de l'onde qui clapote au pied de votre falaise, vous vous demanderez si vous n'avez pas un peu sur-réagi. Alors, bon, moi je dis ça dans votre intérêt. . .

Donc reprenons. Où est-ce que j'en étais ? Ah ! Oui : monsieur del Pedro mangeait. Je dois avouer que j'ai été un peu déçu : le croque-mort mangeait des brocolis. Cela dit, je me suis bien gardé de faire des commentaires. Teddy Bear était juste à côté de moi. Je suis resté debout, tel le roseau par gros temps, à regarder monsieur del Pedro manger ses brocolis. J'ai vite compris deux choses : primo, monsieur del Pedro est quelqu'un de très bien élevé qui ne parle jamais en mangeant ; secundo, il doit tarder au roseau pris dans une tempête que l'accalmie arrive. À force de ployer et de ne rompre point, je me voyais bien parti pour m'étaler de tout mon long sous les yeux et aux pieds de mon futur employeur : mes jambes flageolaient comme deux vulgaires haricots.

En fait, j'étais toujours debout lorsque monsieur del Pedro a mangé son dernier bouquet de brocoli. Il a posé ses couverts en travers de son assiette — je n'ai pas fait d'analyses pour prouver ce que j'avance mais je suis presque sûr qu'ils étaient en argent, les couverts — puis il s'est essuyé la bouche du coin de sa serviette et il l'a jetée négligemment sur la table. C'est là qu'il a mis fin à mon supplice : il m'a demandé de venir m'asseoir à côté de lui. . . Non, en fait, il m'a dit de venir m'asseoir à côté de lui ; un type comme monsieur del Pedro, il ne demande pas. N'empêche, il avait été suffisamment délicat pour que je croie un instant qu'il m'avait demandé de m'asseoir : ça c'est un homme qui a de la classe — je vous l'avais bien dit, le coup du majordome, ça ne trompe pas.

Forcément, je me suis assis. C'est à ce moment-là qu'il m'a fait une

proposition que je ne pouvais pas refuser : une part de framboisier. Mon estomac était en train de remonter mon œsophage en rappel alors du coup j'ai été obligé de dire oui. Ce n'est pas que je sois un lâche, non ! C'est que, voyez-vous, mon estomac, je le préfère en train de faire le pitre bien au chaud entre mon diaphragme et mes intestins que pendouillant vaguement de mon abdomen sanguinolent car grand ouvert quoique rouge. S'il y a bien un mot qui n'a rien perdu de son sens, c'est bien le verbe éviscérer. Alors que "nantise", par exemple... Enfin, bon. Là, je m'écarte du sujet.

Le majordome a donc apporté un gigantesque gâteau tout en crème au beurre, en crème chantilly, en crème mousseline et en crème de framboise. Et monsieur del Pedro — qui, à quelques détails près, est la crème des hommes — a insisté pour qu'on me donne la plus grosse part. Ce qui fut fait. Elle était monstrueuse : le genre de truc qui filerait un infarctus du myocarde à n'importe quel cardiologue. On aurait dit une énorme baleine fuchsia échouée sur une plage de porcelaine blanche. Tout ce qu'on me donna pour terrasser le monstre, ce fut une fourchette à desserts ridiculement petite — en argent, je suis prêt à le redire sous serment.

Moi, je comptais mettre à usage le peu de ruse qui surnageait encore au milieu des vapeurs nauséuses et éthyliques qui noyaient mon esprit : je comptais appliquer la technique cocktail. Comment ça, je n'avais pas de shaker ? Bien sûr que je n'avais pas de shaker. Mais je ne vois pas ce que j'aurais bien pu faire avec un shaker, une fourchette en argent et une part de framboisier. Je ne suis pas James Bond, vous savez ? La technique cocktail est simple — je l'ai piquée à un ami qui vit dans une banlieue aisée et papillonne de soirées mondaines en vernissages. Quand vous êtes dans un de ces événements frivoles, vous êtes toujours horriblement encombrés : vous ne savez jamais quoi faire de vos mains. Les mettre dans vos poches, ça donne l'impression que vous vous ennuyez sévèrement. Les laisser pendre bêtement le long de votre corps, ce n'est pas terrible non plus. Le mieux, c'est de n'en mettre qu'une en poche : ça donne un petit côté nonchalant du plus bel effet. Le problème, c'est qu'en règle générale, à part ceux qui ont dû trop longtemps trop d'argent à monsieur del Pedro, les êtres humains ont deux mains : il en reste une à occuper. Qu'en faire ? La mettre dans la poche d'un autre ? Dans certaines soirées, c'est plutôt mal vu. Non ! Le truc génial, c'est d'avoir une flûte à champagne. Seulement, là aussi, tout est affaire de dosage : pleine, la maîtresse de maison — qui, en général, le sera aussi — pensera que vous ne vous amusez pas, décrétera que sa fête est un échec, forcera sur les antidépresseurs et finira sa vie comme un légume dans une maison pour riches légumes ; vide, un type en livrée viendra vous resservir, vous finirez, ivre mort, par pisser dans le porte-parapluies, ce qui n'est pas et de loin le meilleur moyen d'être réinvité. Non ! L'idéal, c'est en fait de trouver un juste milieu entre l'à-moitié-plein et l'à-moitié-vide...

L'ennui c'est bien sûr qu'une fourchette à dessert vide, on voit ce que c'est, une fourchette à dessert pleine aussi, mais une fourchette à dessert

à moitié pleine et à moitié vide, on ne voit pas trop. Même moi j'en étais conscient. Seulement, je comptais plus ou moins m'en tirer en laissant en permanence un petit morceau de gâteau planté au bout de ladite fourchette à dessert alors que je serais en pleine discussion avec monsieur del Pedro. Comme ça, j'aurais pu donner l'impression que je mangeais, sans rien avoir à avaler. Habile, hein ? Sauf que ce n'était pas vraiment à moi de lancer la conversation et que monsieur del Pedro s'entêtait à rester muet comme une tombe. Ce que j'ai pris, allez savoir pourquoi, pour un mauvais présage.

Alors vu qu'il semblait attendre un geste de ma part, j'ai porté la fourchette à ma bouche et j'ai mangé le petit bout de gâteau qui la prolongeait. Il était très bon. Si bon que mon estomac, qui est plutôt sympa pour un organe, semblait prêt à m'offrir une deuxième dégustation. Heureusement je l'ai pris de vitesse : j'ai enfourné un deuxième morceau que j'ai mâché, humecté et malaxé jusqu'à en faire un truc tellement liquide qu'il a coulé tout seul dans mon œsophage sans même que j'aie eu à avaler — je me rends compte maintenant que c'est un miracle si je ne me suis pas noyé avec ce truc. . . Cela dit, ce risque n'était pas inutile : il a eu l'heur de plaire à monsieur del Pedro. Il m'a sourit et m'a demandé, le regard empli de fierté, si je l'aimais. Il va sans dire que j'ai dit oui. En plus j'étais sincère.

« Je l'ai fait moi-même, vous savez, Monsieur Marlowe.

– Vraiment ? . . . Me donneriez-vous la recette ? »

Oui, je sais. Moi aussi à ce moment-là j'ai trouvé que la scène semblait un petit peu dans le surréalisme mais bon. . . C'est tout ce que j'ai trouvé à répondre sur le moment. Ça a eu l'air de lui faire plaisir : il a fait un petit geste de la main, le majordome est apparu de je-ne-sais-où, monsieur del Pedro lui a murmuré un truc à l'oreille et il est reparti comme il était venu.

« Maxwell vous la donnera lorsque vous repartirez. »

Je suis sûr que vous allez vous moquer mais cette réponse m'a fait chaud au cœur — nous a fait chaud au cœur en fait, à moi et à mon estomac : ben oui, on ne donne pas une recette à un cadavre. Ce qui voulait dire que monsieur del Pedro comptait me laisser quitter sa propriété vivant. Qui plus est avec la recette d'un délicieux framboisier ! D'ailleurs, à vrai dire, je crois que c'est surtout ça qui a plu à mon estomac : il est plutôt égoïste, pour un organe sympa. Enfin bref, j'étais déjà en train de tirer des plans sur la comète, je me voyais déjà vieillissant dans une jolie maison en bois blanc quelque part sur la côte est, j'imaginai déjà les couchers de soleils sur l'océan. À moins que ce soient des levers de soleil, je n'ai jamais été très au point là-dessus. Mais monsieur del Pedro a coupé net mes douces rêveries : il s'est enfin décidé à parler boutique. Ce que mon estomac a assez peu apprécié.

« Monsieur Schiavelli vous a-t-il dit pourquoi je voulais vous voir, Monsieur Marlowe ?

– Il m'a juste dit que vous avez du travail pour moi, Monsieur.

– C'est juste. Je sais de source sûre qu'on a engagé un tueur pour m'éliminer. Ce que je ne sais pas et que je veux savoir, c'est qui ose s'attaquer

ainsi à moi. C'est là que vous intervenez, Monsieur Marlowe.

– Vous n'avez pas des... collaborateurs qui pourraient faire ça mieux que moi ?

– Ne soyez pas modeste, Monsieur Marlowe ; votre réputation vous fait honneur. Je doute franchement avoir qui que ce soit dans mon entourage d'aussi doué que vous. Et quand bien même j'aurais la bonne personne auprès de moi... Voyez-vous, Monsieur Marlowe, il n'est pas impossible que celui ou ceux qui veulent attenter à ma vie soient des proches. Comme vous le savez, on n'est jamais trahi que par les siens. »

Ce n'était que trop vrai : moi-même, à ce moment-là, j'étais trahi de toute part par les miens organes. Non seulement mon estomac continuait de jouer les acrobates mais en plus ma vessie commençait à se prendre pour une citerne. Pourtant, j'étais plutôt content : c'était vrai, del Pedro avait besoin de moi. Ce qu'il avait dit à propos de ma réputation était vrai : toute fausse modestie mise à part, je suis le meilleur. Il ne manquerait plus que cette information soit un peu moins confidentielle et je serais aussi le plus riche. Enfin bon. En attendant, j'avais devant moi un homme riche et qui avait besoin de moi. Vivant. Je me suis permis de bluffer.

« Tarif syndical plus les frais ?

– Cela va sans dire, Monsieur Marlowe. Et un petit supplément si je suis satisfait de vos services. »

Il allait sans dire que s'il ne l'était pas j'aurais droit à un autre type de supplément... Mais après tout, c'est les risques du métier ! Je lui ai tendu la main droite et lui me tendit la sienne. Pendant que nous nous les serrions — ben oui, qu'est-ce que vous croyiez qu'on allait faire ? Jouer à “pierre-ciseaux-papier” ? — il s'est penché vers moi et m'a murmuré à l'oreille :

« Vous reprendrez bien une part de framboisier, Monsieur Marlowe ? »

Chapitre deuxième

TEDDY BEAR m'a très gentiment reconduit chez moi. Ce fut un parfait gentleman : il m'a laissé au pied de mon immeuble et il n'a pas demandé à monter — ça ne se fait pas pour un premier rendez-vous. Moi, j'étais tout content à l'idée d'être encore en vie et d'avoir bientôt la possibilité de m'enfoncer profondément dans mon lit moelleux et un sommeil réparateur. En revanche, je ne savais pas trop que penser de cette nouvelle affaire mais la nuit porte conseil : les idées se sentent mieux, bien au chaud sous le grand manteau noir de la nuit — car en plus la nuit porte manteau. Oh ! Ça va ! Je sais qu'il est minable, ce jeu de mot mais je n'ai rien trouvé qui marche avec "cochère". Enfin bref.

Bien sûr, je l'avais acceptée, cette affaire — comme si j'avais eu le choix ! Mais disons que je ne me sentais pas terriblement impliqué. Pour parler clair, je me sentais aussi peu impliqué que peut l'être un type dont la vie est en jeu. D'autant que m'a vie n'était pas vraiment en jeu : si je réussissais à trouver qui voulait la peau de monsieur del Pedro, ce dernier serait content et, sauf accident, je survivrais ; si au contraire je me plantais, del Pedro mourrait et celui à qui il le devrait prendrait sa place et aurait toutes les raisons du monde d'être satisfait de mon travail, je verserais peut-être une petite larme salée en souvenir de mon défunt employeur et je passerais à autre chose. Vivant. Bref, tout ce que j'avais à faire, c'était donner l'impression de travailler et je m'en tirerais bien. Et, toute fausse modestie mise à part, je dois avouer que pour ce qui est de donner l'impression de travailler, je n'ai pas mon pareil dans tout l'hémisphère Nord. Dans l'hémisphère sud, je ne peux pas dire, je n'y ai jamais mis les pieds, mais je doute fort que quiconque m'y arrive à la cheville en la matière.

J'étais donc bien décidé à me mettre à sembler travailler le plus tôt possible, c'est à dire dès après une bonne nuit nécessaire à la digestion du framboisier de monsieur del Pedro et au moins une demi-journée pour me remettre de ladite digestion. Voilà ce qui était en gros mon état d'esprit alors que j'escaladais l'escalier interminablement pentu qui menait à mon loft.

État d'esprit qui, tout à coup, changea du tout au tout. Et quand je dis "tout à coup", ce n'est pas qu'une façon de parler : quelqu'un m'attendait devant ma porte et, avant même que je mette la clef dans la serrure ou que j'aie eu le temps de dire "wombat à museau velu", ce quelqu'un — à mon

avis, il était au moins deux — me roua joyeusement et abondamment de coups. Je ne sais pas trop combien de temps ça a duré vu que j'ai sagement décidé de tomber au plus vite dans les pommes. Lorsque je me suis réveillé, j'étais vautré sur le parquet dans une position assez humiliante : on aurait dit qu'une monstrueuse étoile de mer était venue s'échouer devant ma porte. En particulier, ma tête flottait dans la flaque de sang qui avait coulé de ma bouche. Du bout de ma langue, j'ai évalué l'étendue des dégâts. Ç'aurait pu être pire : je n'avais qu'une prémolaire de fendue. J'ai décidé de me lever : si j'avais eu quoi que ce soit de cassé, c'était le moyen le plus rapide quoique le plus abominable de m'en rendre compte.

Ce fut horriblement douloureux. Ma joue gauche était soudée au parquet par le sang caillé. On aurait dit qu'il avait réagi avec l'encaustique pour donner une sorte de mastic. À chaque fois que j'essayais de désincruster mon visage du sol, ma joue s'obstinait à y rester collée, résistait et retenait la peau tout autour d'elle : elle étirait et fermait ma paupière gauche, tordait ma bouche en un rictus ridicule — d'autant plus ridicule qu'à chaque fois, immanquablement, je bavais (on aurait pu espérer que la salive attaquerait la glu qui me maintenait au sol mais en fait non) — et, pour peu que j'insiste un peu trop, déformait même mon nez.

Lorsque j'ai renoncé après quelques tentatives infructueuses, je me suis rendu compte qu'un petit cafard était venu me faire face, à quelques centimètres seulement de mon visage, et qu'il me regardait me battre contre le parquet, l'air mi-amusé, mi-compassionné. Il était si près de moi que je devais loucher de toutes mes forces pour le voir net. Ajoutez à cela les conséquences de mon orgie nocturne et vous pourrez peut-être comprendre pourquoi à ce moment-là j'aurais sans hésiter une seconde échangé toute ma fortune contre un peu de paracétamol — l'aspirine me fait saigner du nez.

Et, pendant que ce cafard et moi nous regardions les yeux dans les antennes, mon esprit s'agitait et cogitait : on venait de me confier une mission et, quelques longs instants plus tard, on m'avait passé à tabac. Cette fois-ci, c'était personnel : qui que fut celui qui avait voulu me faire abandonner ce boulot avait fait une grave erreur ; on ne porte pas impunément la main sur Christopher Marlowe ! Et, ce soir-là j'en fis le serment avec Dieu et un petit cafard brun et luisant pour témoins, quiconque voulait tuer monsieur del Pedro devrait d'abord me passer sur le corps ! Bon, cela dit, il est évident que si j'avais su à l'époque que les deux brutes m'avaient été envoyées par un type dont la femme m'avait engagé pour prouver qu'il avait une maîtresse — en fait, il en avait trois sans compter un jeune homme un rien efféminé — dans le but avoué de le saigner à blanc lors du divorce, j'aurais réfléchi à deux fois avant de faire ce serment grandiloquent et je me serais évité du même coup pas mal d'ennuis. Enfin bon. . .

Pendant que je sermentais devant Dieu et mon copain le cafard comme un arracheur de dents devant les restes d'Hippocrate et ses pairs, une question m'est venue à l'esprit : comment diable avais-je pu ne jamais remarquer

que les cafards avaient de si beaux yeux ? Puis une autre, d'importance au moins égale : comment diable allais-je bien pouvoir me débarrasser de cet immeuble que j'avais collé à la joue ? En première approximation, un immeuble, c'est comme un morceau de sparadrap : il n'y a que deux manières de s'en détacher : la mauvaise et la pire. Soit on tire fort et la douleur est excessivement insoutenable pendant seulement un instant, soit on tire lentement et la douleur n'est qu'insoutenable mais dure bien plus longtemps.

Moi, j'ai choisi la première méthode par élimination : j'avais déjà essayé d'y aller doucement sans autre résultat que de divertir un cafard. J'ai donc pris ma respiration et j'ai tiré de toutes mes forces. Je dois avouer que c'est à cet instant très précis que j'ai eu le plus peur de toute ma vie : ma joue ne voulait pas venir ! Je tirais comme une brute, je souffrais comme le personnage principal de *Mistress of Pain* et pourtant, pendant un instant qui me sembla une éternité, ma joue refusa de faire ses adieux au plancher, de suivre mon corps et d'entrer avec moi dans mon appartement. Toute ma vie défila devant mes yeux horrifiés — j'en ai d'ailleurs profité pour comprendre une blague que Bernie m'avait racontée au lycée et que je n'avais pas comprise alors au grand amusement de mes camarades. *A posteriori*, je peux le dire, elle n'était même pas drôle de toute façon.

J'ai tiré encore plus fort : j'ai cru que ma chair allait se déchirer, partir en lambeaux, que j'allais laisser un petit peu de moi-même sur ce stupide parquet, que j'allais bientôt avoir un trou béant en lieu et place de joue gauche — ce qui, mine de rien, pouvait s'avérer fort utile pour fumer la pipe et parler en même temps. Je m'imaginai déjà interrogeant mes indics comme une vulgaire Cocotte-Minute — “Dis-moi, *peuff!* tout ce que, *peuff!* tu sais, l'Anguille, *peuff!* ou je pourrais dire, *peuff!* à Jimmy Pince-de-Crabe, *peuff!* que c'est, *peuff!* toi qui as, *peuff!* sa part... *peuff!*” — en faisant des ronds de fumée lorsque soudain ma joue se décida à me suivre et vint me frapper en pleine face. Ce fut si soudain et si violent que, emporté par mon élan, je me suis retrouvé allongé sur le dos, chialant de douleur, avec la moitié du visage épilée et un œil au beurre noir.

Je me suis relevé, j'ai fini d'ouvrir la porte — les deux brutes avaient eu le bon goût de ne pas voler mes clefs — et je suis entré chez moi. J'ai hésité un instant à la vue du sofa : il me tendait les bras qu'il n'avait pas, m'appelait, m'attirait. Mais je lui ai résisté ; l'honneur passe avant tout ! Je suis ressorti sur le palier et d'un pied vengeur j'ai écrasé le petit cafard. Qu'on se le dise : on ne se moque pas impunément de Christopher Marlowe ! Puis je suis retourné chez moi, j'ai fermé la porte à double tour et j'ai bondi vers le sofa. Je n'avais même pas encore touché sa surface que je dormais déjà.

Chapitre troisième

FORT DE ma toute nouvelle résolution de résoudre cette affaire, je me suis levé très tôt. Il était à peine dix heures moins le quart. Bon, pour être honnête, ce n'est pas vraiment ma conscience professionnelle qui m'a réveillé mais une monstrueuse envie d'aller aux toilettes. Mais si je ne me suis pas recouché tout de suite après, c'était bien pour ne pas trahir ma réputation de défenseur de la veuve et de l'orphelin. Et, en l'occurrence, du croque-mort.

J'avais rendez-vous dans l'après-midi avec Monsieur del Pedro mais avant je voulais passer voir mon informateur préféré, Huggy. Huggy, il est plombier. Alors du coup, il a l'occasion de placer des micros un peu partout, vous savez. C'est ça qu'ils font, les plombiers. Ils ont tous un hobby. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi ils reviennent au moins trois fois pour réparer une simple fuite ? Il y en a qui tricotent ; certains pratiquent l'entomologie en amateurs — ils recherchent des espèces rares de cafards ou de cloportes ; certains sont artistes — ils affectionnent tout particulièrement la peinture à l'eau. J'ai même connu un qui faisait des puzzles. Il est venu dix-huit fois pour réparer ma chasse d'eau. À chaque fois, il repartait en me disant qu'il n'avait pas la pièce qui convenait.

S'il y avait bien quelqu'un quelque part qui savait quelque chose, c'était bien Huggy. Pas comme cet indic' que j'avais avant. Un grec barbu qui se faisait appeler Socrate : il disait toujours qu'il ne savait rien et il te posait des tas de questions. Il ne répondait aux tiennes que si tu répondais aux siennes. Ce type, il a réussi : maintenant, il anime une émission sur une chaîne câblée. Il a même présenté le *Jeopardy*TM pendant un moment mais ce n'était pas pour lui, ce jeu : tous ces candidats qui posaient des questions, il en avait fait une dépression. Et puis on lui a proposé cet autre jeu. C'est bien pour lui, c'est un jeu de culture générale : "Madame Smith, combien coûte ce téléviseur ?" Ce genre de trucs. Enfin bref.

Huggy, lui, il n'avait pas de rêves de gloire. Il aimait son boulot. Ce qu'il aimait, surtout, c'était écouter les femmes qui chantent sous leur douche — indic', il ne faisait ça que pour rentabiliser les micros. Non seulement il était fiable, en plus il était bon marché. La seule contrainte était qu'il ne renseignait que sur rendez-vous. En entrant dans ma salle de bain, je dis à mon miroir que je passerais le voir chez lui à midi.

Le rendez-vous était pris, j'allais enfin pouvoir me débarrasser de la fine

couche de délabrement qu'avait laissé sur moi la nuit précédente. Je ne sais pas vraiment pourquoi mais, en général, après mes nuits d'orgie, je me réveille toujours tout poussiéreux. Il faut dire aussi qu'en général je me réveille dans un caniveau. Là, bien sûr, j'étais extraordinairement propre — c'était à peine si quelques ridicules miettes de la génoise qui servait la veille de fondation au framboisier restaient collées à mes cheveux — mais je n'étais certainement pas plus frais que d'habitude : j'avais la bouche pâteuse — mon haleine seule aurait mis en déroute une armée entière de moutons morts-vivants en voie de décomposition —, l'œil terne et le teint jaunâtre.

Surtout, je ressemblais horriblement au gâteau marbré que me faisait ma maman quand j'étais petit. Je me souviens, elle y mettait de la poudre d'amande. Et du chocolat, bien sûr. Lorsque je rentrais de l'école, le soir, je grimpais quatre à quatre les marches de l'interminable escalier — nous habitions au cinquième étage d'un bâtiment sans ascenseur. À chaque fois, en m'entendant arriver, Monsieur Smithy, le vieux monsieur du deuxième, sortait sur le palier pour bougonner : "Fais donc attention, petit ! Un jour, tu percuteras quelqu'un !" Je suis sûr qu'il passait son après-midi à m'attendre : personne ne venait jamais le voir. Mais je ne m'arrêtais pas : je lui faisais un signe de la main, je hurlais "Promis, Monsieur Smithy !" et je continuais de courir toujours plus haut. Je n'avais même pas le temps d'arriver au troisième étage avant d'entendre tonner la voix de Madame Wiseman, la grosse dame noire qui habitait en dessous de chez nous depuis toujours. Je crois qu'elle avait l'âge de Monsieur Smithy mais dès qu'on l'interrogeait là-dessus, elle se mettait à hurler, à jurer et à pester alors je n'ai jamais su vraiment. Pendant qu'elle et Monsieur Smithy se lançaient des salves d'insultes qui faisaient trembler tout le bâtiment, je galopais jusqu'au quatrième étage et je donnais à Madame Wiseman son paquet de cigarettes. Elle me tendait quelques pièces brillantes et, avec un petit clin d'œil, une sucette ou des bonbons. C'était moi qui lui achetais son tabac : elle disait qu'elle était trop lourde pour les escaliers. Pourtant, elle avait toujours des friandises ; je me suis toujours demandé qui les lui montait. Elle me passait la main dans les cheveux, se penchait vers moi et, pendant que Monsieur Smithy tonnait deux étages plus bas, elle me disait doucement : "Monte vite, je crois que ta maman a une surprise pour toi." Puis elle se redressait : "Smithy, espèce de vieux gâteaux ! Arrête de hurler, c'est mauvais pour ta tension !" Ils restaient en général dans les escaliers à beugler jusqu'au retour vers sept heures et demie de Mademoiselle Flemming qui était infirmière et qui habitait au troisième étage. Elle était la seule à pouvoir les dompter : elle hurlait plus fort qu'eux. "Il y a des gens qui travaillent dans cet immeuble ! Lorsqu'on rentre chez nous, on a mieux à faire que de vous écouter vous chamailler !" On entendait alors Monsieur Smithy bougonner "Cette vieille folle maternelle trop le petit : c'est un vrai chenapan. . ." Elle hurlait une dernière fois "Smithy, espèce de vieux grognon ! Tu ne te tairas donc jamais ?" Puis ils claquaient tous les deux leurs portes en même temps. Les sages prédictions de Madame Wiseman

ne furent jamais prises en défaut : immanquablement, j'étais accueilli à la maison par cette odeur d'amande et de chocolat chaud et Monsieur Smithy ne s'est arrêté de râler que pour mourir il y a sept ans. Madame Wiseman avait descendu les quatre étages pour aller à son enterrement. Et elle est morte deux mois après lui.

Enfin bref. Toujours est-il que mon visage dans le miroir ressemblait au gâteau de mon enfance : moitié jaunâtre, moitié noirâtre. La moitié de ma pilosité faciale était restée collée au parquet du palier. J'avais l'air fin, moi, avec ma joue droite qui arborait une fière et virile barbe de trois... Enfin, bon, de huit jours et ma joue gauche parfaitement épilée. J'allais être obligé de me raser. C'était un coup dur. Me raser... J'allais être la risée de tous les collègues ! Il n'aurait plus manqué que Monsieur del Pedro exige que je ferme mon col de chemise et que je serre mon nœud de cravate : j'aurais... J'ose à peine y penser : j'aurais ressemblé à un avocat ! Mais, Monsieur del Pedro en soit loué, cela n'arriva jamais. Il n'empêche : j'ai dû me raser. Couper toutes ces petites parties de moi-même... Heureusement que ça repousse, ces machins-là. À vrai dire, ça a même repoussé plus vite que je ne l'avais cru. Ce qui, soit dit en passant, Mesdemoiselles et Mesdames, prouve indiscutablement mon indiscutable virilité. Souvenez-vous-en.

J'arrivai donc rasé de près et douché de récemment au magasin de Huggy. Et, croyez-le ou non, j'étais même en avance. Si, si... D'au moins deux minutes trente ! Du coup Huggy n'était pas encore là : c'est sa femme qui m'a accueilli. Huggy, il a une femme superbe qui s'appelle Valery. Mais tout le monde l'appelle Val. Ce jour-là, elle portait une sorte de robe tzigane avec beaucoup de dentelles ; elle était superbe. Depuis qu'elle était toute petite, Val avait dessiné elle-même ses robes : elle avait un goût pour les robes inné.

« Salut, beau brun. »

Je ne vous l'ai pas encore dit mais je suis brun.

« Tu veux manger un morceau ? Il me reste un peu de tête de veau d'hier.

– Peu me chaut : d'hier ou d'aujourd'hui, il me faudrait payer pour que j'avale une telle chose. »

Elle m'a regardé bizarrement. Moi aussi, je trouvais cette phrase bizarre : c'était peut-être à cause des coups que j'avais reçus sur la tête la veille au soir ou de la gueule de bois. L'air préoccupé, elle s'est approchée de moi, m'a dévisagé et a commencé à me caresser doucement la joue.

« Tu t'es rasé... Doux comme une peau de bébé... »

Je commençais à être un rien mal-à-l'aise. Et ce n'était qu'un début : le meilleur était encore à venir. Elle se rapprocha. Encore. Il n'y avait plus guère que sa poitrine qui faisait obstacle entre nous. Vous me direz, c'était déjà beaucoup. Certes, mais tout de même. Comprenez bien que Val était une superbe femme mais ce n'était pas *n'importe quelle* superbe femme ; c'était la superbe femme de Huggy, mon meilleur indic'. Et s'il y a bien une chose de sacrée en ce monde, c'est bien la femme d'un indic'. J'ai des principes.

Du coup, j'ai commencé à reculer. Juste histoire de mettre un peu d'air

entre mes pectoraux et les siens. Sauf que plus je reculais, plus elle avançait et, au final, nous étions toujours aussi près l'un de l'autre. Et toujours un peu plus près de l'arrière-boutique. Soudain, mes fesses ont heurté quelque chose de dur : le comptoir. J'étais coincé. Pris en étau entre ce foutu meuble et le corps — superbe, l'ai-je dit ? — de Val, plaqué tout contre le mien.

« Tu n'as pas l'air dans ton assiette. . . Détends-toi, beau blond. »

En fait, je suis brun clair.

Sans doute pour m'aider à me détendre, elle a avancé son visage vers le mien, ses lèvres pulpeuses et gourmandes pointées droit sur les miennes. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter le contact : je me suis penché autant que je le pouvais vers l'arrière ; j'étais pratiquement allongé sur le comptoir. Et elle sur moi. Soudain elle éclata de rire.

« Oublie ce que j'ai dit : finalement, c'est mieux si tu restes *tendu*. De plus en plus *tendu*. . . En douze ans de mariage, je ne me souviens pas avoir jamais vu Huggy aussi *tendu*. »

Je me suis senti rougir du bout de mes orteils au bout du nez. C'était vrai que j'étais *tendu*, comme elle disait. Sacrément tendu, même. Mais mettez-vous à ma place, aussi : elle m'écrasait littéralement contre le comptoir. Son corps chaud contre le mien. . . Sa position lascive. . . Pas ma faute, si j'étais tendu : purement mécanique. . . Et hormonal, aussi, sans doute. En tout cas, pas ma faute.

« Fils de pute ! »

Huggy venait d'arriver.

Chapitre quatrième

HUGGY, un pied à l'intérieur, l'autre à l'extérieur, insultait abondamment l'épicier de l'autre côté de la rue qui avait osé lui piquer sa place de parking. J'ai tout juste eu le temps d'écarter le corps de Val du mien avant qu'il ne se tourne vers nous. J'imagine que je devais alors être violet clair mais, par miracle, il n'a rien remarqué. Du moins c'est ce que j'espérais, au début, quand il m'a souri. Puis il s'est mis à avancer vers nous, le sourire de plus en plus sombre mais de plus en plus réjoui aussi.

« Cette fois-ci, tu t'es fourré dans un sacré pétrin, Chris.

– Oh ! Tu sais... Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air.

– Je crains fort que si, Chris. »

Il souriait toujours. C'était sûr, il savait. Huggy est très gentil, doux et aimant mais il y a des limites à tout. Même, j'en avais bien peur, à sa mansuétude. J'allais me prendre une sacrée rouste... Bon, évidemment, Huggy ne faisait pas le poids contre moi mais j'aurais eu quelques scrupules à me défendre. Après tout, je la méritait un peu, cette rouste : c'était vrai que j'étais *tendu*. Et puis, surtout, taper sur un indic', c'est jamais bon pour les affaires. Privé, c'est sympa comme boulot mais, de temps en temps, faut accepter d'être passé à tabac. C'est ennuyeux mais c'est comme ça. C'est un peu comme les douches collectives à l'armée : on en a rapidement plein le cul mais on ne peut pas y échapper. Et puis on s'y fait vite.

Enfin, bref. Je me voyais bien parti pour une bonne raclée. Après mes aventures de la nuit, je restais dans ma moyenne. Souriant toujours, Huggy s'est arrêté juste devant moi. Et soudain sa main s'est précipité vers mon visage. Par réflexe, j'ai fermé les yeux. Mais le pain n'est pas venu : c'est sur mon épaule que sa main a atterri. J'ai rouvert les yeux : qu'est-ce qui lui prenait ?

« Ton coup avec le croque-mort, il sent le sapin. »

J'ai retenu un soupir de soulagement : ce n'était que ça ! Sauvé. Il ne nous avait pas vus, Val et moi ; il pensais juste que j'allais y rester... Parfois, je suis un peu long à la détente. Ce n'est que quand il m'a tapoté sur l'épaule que j'ai commencé à avoir peur. C'était sa manière à lui de me dire qu'il était content de m'avoir connu, que je lui manquerais, qu'un client réglo comme moi ça ne courrait pas les rues — ce genre de choses, quoi. C'était donc si grave que ça. Dans quoi m'étais-je fourré ?

« Tu continues la musculation, on dirait. »

Je lui ai lancé un regard vide : j'étais trop occupé à imaginer mes funérailles pour comprendre de quoi il parlait. Alors il a tâté mon épaule comme on tâte un fruit chez le maraîcher.

« Ah ! Ça ?... Oui, je vais chez Rocky trois fois par semaine mais... Qu'est-ce que tu voulais dire pour mon affaire ? »

Il a relâché mon épaule et m'a fait signe de passer dans l'arrière-boutique. Je l'ai entendu dire à Val de tenir la caisse et de faire une ristourne à madame White : la vieille dame faisait tomber son dentier deux à trois fois par mois dans les toilettes, ils n'avaient qu'à lui faire une sorte d'abonnement. Puis il m'a rejoint. Il a ouvert sa bandothèque — le meuble où il range tous ses enregistrements. Il y a là-dedans des heures et des heures de conversations privées. De temps en temps, Huggy fait une sorte de compilation des meilleurs moments qu'il offre à ses plus fidèles clients — vous n'imaginez même pas le nombre de types qui parlent à leur bas-ventre lorsqu'ils vont pisser.

Ce jour-là, Huggy n'avait pas le cœur à rire. Il a sorti une bande magnétique et a commencé à préparer l'appareil de lecture. Mais, moi, j'étais pressé : mon rendez-vous avec Monsieur del Pedro.

« Euh... Huggy, fais-moi un résumé, s'il te plaît. »

— Comme tu veux, Chris. À ce qu'on dit, le croque-mort t'aurait engagé pour trouver qui veut le tuer. — J'ai confirmé d'un signe de tête. — Je ne sais pas encore qui c'est. Par contre, je sais qui a été engagé. »

Et il s'est arrêté, comme ça. Comme s'il n'avait plus rien à dire. En général, un indic', c'est à ce moment-là qu'il faut lui montrer quelques billets pour lui faire retrouver sa langue. Mais pas Huggy. Enfin, pas d'habitude. J'étais un peu surpris mais, bon, les affaires sont les affaires, j'ai posé dix dollars sur la table. Sauf que Huggy continuait de se taire. J'ai poussé le billet vers lui et il l'a regardé avec un drôle de sourire.

« Tu veux vraiment savoir ? »

— Je suis là pour ça.

— *C'est l'homme au trou dans l'avant-bras gauche...* »

J'en suis resté sans voix. *L'homme au trou dans l'avant-bras gauche !* Rien que ça. *Le tueur à gage.* Personne ne l'avait jamais vu. Personne de toujours vivant, en tout cas. Personne ne connaissait son nom. Personne ne savait même s'il existait réellement. La seule chose de sûre c'est que quand il était sur un coup, le boulot était fait. C'était garanti. Satisfait ou satisfait, telle devait être sa devise — certains disaient même que Kennedy, c'était lui. Et c'était à moi de stopper ce type.

Merde !

À ce moment-là, s'il n'y avait eu que moi, je me serais bien laissé à paniquer : prendre Huggy par le col de sa chemise, approcher son visage du mien et lui hurler que j'étais trop jeune pour mourir. Ce genre de choses. Mais j'ai remarqué son regard. Et son sourire. Un drôle, drôle de sourire. On aurait dit que ce qui m'arrivait lui faisait plaisir. Peut-être qu'il nous avait

vus finalement, Val et moi. . . J'ai fait comme si je n'avais rien remarqué, sur le moment.

« C'est tout ce que tu sais ?

– Si ça peut-être utile, j'ai entendu dire qu'un type appelé le Mexicain a déjà employé l'homme au trou, il y a quelques années.

– Le Mexicain ?

– Oui, le Mexicain.

– Et je le trouve où, ton Mexicain ?

– Pas mon Mexicain, *le* Mexicain. Et je n'en ai pas la moindre idée. »

J'ai haussé les épaules : après tout, même Huggy ne pouvait pas tout savoir. Ou — encore ce drôle de sourire — peut-être savait-il mais ne voulait-il rien dire. . . Encore une fois, je laissais couler. Je me suis levé et je lui ai serré la main. Il en a profité pour me refiler mon billet de dix.

« Je mettrai ça sur ta note, Chris.

– C'est risqué, Huggy : si je croise l'homme au trou, je risque d'être grandement fauché, si tu vois ce que je veux dire. . . Par la Grande Faucheuse elle-même.

– Bah ! J'ai confiance en toi. »

Encore ce drôle de sourire.

N'empêche que quelqu'un qui vous fait confiance, ça fait toujours plaisir. D'autant plus que j'avais récupéré mes dix dollars : j'allais pouvoir manger avant d'aller à mon rendez-vous avec Monsieur del Pedro. En sortant de chez Huggy, je suis allé vers la voiture de Nikos, le marchand de hot-dogs contre qui l'épicier de l'autre côté de la rue est en procès depuis toujours. Il l'accuse d'utiliser du pain rassis et des saucisses avariées. Pour sa défense, Nikos fait remarquer qu'il se fournit chez l'épicier. Enfin, bref. Ce type fait les meilleurs hot-dogs des environs. Comme d'habitude, je lui ai demandé sa spécialité, le *Venice* : pain, saucisse et ketchup. Autrement dit, le hot-dog standard mais Nikos trouve amusant de dire qu'il est Le Marchand de Venice — lui et mes parents se seraient sûrement bien entendus. . .

« Jé té conseille origan, m'a-t-il dit avec l'accent grec : c'est meilleur et même prix. »

Présenté comme ça, je ne peux jamais refuser. Seulement, cette fois-là, on ne m'a pas non plus laissé le temps d'accepter : on m'a tapé doucement sur l'épaule. Je me suis retourné. Un type patibulaire mais presque à la carrure de déménageur se tenait juste derrière moi. À première vue, je lui donnais deux à trois fois mon poids — d'expérience, je sais que c'est un mauvais présage.

« Chris Marlowe ?

– Qui le demande ?

– Ben, moi. »

Évidemment.

« Alors ?

– Oui, c'est moi.

– Pas de chance. »

Il m'a alors jeté sur son épaule, nous avons traversé la rue et il m'a laissé tomber à l'arrière d'une camionnette garée là. Il va sans dire que j'ai protesté avec véhémence. Nikos aussi — il nous suivait en hurlant : « Origan, même prix ! Pas supplément ! » Mais ni Nikos ni moi ne sommes arrivés à lui faire rebrousser chemin. Bon gré mal gré, je me suis retrouvé sur le plancher de ce qui s'avérait être le fourgon d'un marchand de glace. Je me suis retourné vers le déménageur pour lui dire ma façon de penser mais il a claqué la porte. Peu après, le fourgon a démarré assez vivement pour que je perde l'équilibre. La dernière chose dont je me souviens, c'est le présentoir de Lolly Pops qui se rapprochait dangereusement de moi et puis plus rien.

J'avais évité l'ire de Huggy, pas les Lolly Pops. On ne peut pas gagner à tous les coups.

Chapitre cinquième

QUAND je suis revenu à moi, j'avais mal à la tête et envie d'aller aux toilettes, ce qui était plutôt bon signe : neuf fois sur dix, je me réveille ainsi. Tout était donc normal. À ceci près qu'en plus j'avais froid. Très froid. Ce qui en revanche n'est jamais bon signe : en général, ça veut dire que j'ai oublié de payer la note de gaz et que je suis seul dans mon grand lit froid et mes draps blancs froissés. Rien de bien réjouissant, donc. Mais le pire était à venir.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai réalisé que je n'étais pas seul dans mon grand lit froid et mes draps blancs froissés ; j'étais seul dans une grande chambre froide et entouré de viande surgelée. Ce qui, en toute objectivité, me semble pire encore. Affaire de goûts, j'imagine. Je devais déjà y être depuis un moment car mes membres étaient tout engourdis lorsque j'ai essayé de me relever. J'étais à peine plus souple que les marionnettes de *Thunderbird* et à peine moins que les personnages de *Final Fantasy*. . . À bien y réfléchir, je devais être juste aussi peu souple — ou aussi raide, comme vous voulez — que ce Français que j'ai vu la semaine dernière chez Conan O'Brien, celui qui a écrit un truc sur la bouche de l'anfer. Drôle de type, celui-ci. Enfin, bref. Toujours est-il que j'étais un tantinet raide et un rien pressé de sortir de là.

Sauf que la porte était fermée. Je m'en était un peu douté dès mon réveil : en général quand on vous kidnappe, qu'on vous assomme et qu'on vous laisse dans une chambre froide, très froide même, il est rare qu'on laisse la porte ouverte. C'est mesquin mais c'est comme ça. Alors j'ai fait ce que tout privé un tant soit peu musculeux fait devant une porte fermée : j'ai reculé. Reculé. Reculé. Reculé encore un peu, sans jamais quitter la porte des yeux, pour l'intimider. Puis je me suis arrêté, je lui ai lancé un regard méchant et je me suis mis à courir vers elle comme un dératé. Le choc fut terrible : mon épaule frappa en résonnant le métal poli, la porte trembla sur ses gonds et je glissai lentement vers le sol. La porte était toujours fermée, mon épaule était probablement en bouillie mais quel geste !

Ce qui est bien avec les chambres froides, c'est qu'après un certain temps passé à l'intérieur on peut se jeter allègrement contre les portes : le froid masque la douleur. Le seul inconvénient, c'est si l'on survit : une fois au chaud, l'épaule vire au violet et la douleur à l'insoutenable. Or, dans le fond,

je comptais bien survivre. Ou, plus exactement, je l'espérait très intensément. Hors de question, donc, de sacrifier mon épaule pour sacrifier au stéréotype du privé viril. C'était le moment d'utiliser ma tête.

Et, si possible, pas contre la porte.

J'ai donc regardé autour de moi. Je recherchais une issue, je n'ai trouvé, en plus des quartiers de bœuf surgelés suspendus aux murs, que des caisses. Plein de caisses. Cela dit, ce n'était pas difficile : la chambre froide était en gros un carré de six ou sept mètres de côté et il y avait huit caisses d'un mètre cube chacune — même un privé moins observateur que moi les aurait remarquées. J'ai sorti mon couteau suisse de la poche de mon jean et j'ai commencé à enlever une à une les agrafes du couvercle d'une des caisses.

J'en ai vite eu marre : mes doigts commençaient à être méchamment engourdis et, comme si cela ne suffisait pas, plantés d'échardes — saloperie de bois blanc ! D'un coup de coude, j'ai fracassé le couvercle. Et, dans un second temps, mon coude aussi : la caisse était remplie de grosses bouteilles de champagne. Des jéroboams. Ou les autres, là, vous savez, celles qui ont un nom à jouer dans *Jurassic Park* : les micropachycéphalosaures ou je ne sais quoi. Enfin, bref : des très grosses bouteilles, quoi. Du genre qui ne se casse pas d'un coup de coude.

Ma situation s'améliorait. Bon, évidemment, j'avais une épaule en bouillie et un coude en miette mais, je maintiens, il y avait du mieux. J'ai sorti une des bouteilles de la caisse et je suis allé m'asseoir contre la porte. Après seulement deux tentatives, j'ai trouvé l'accessoire de mon couteau le plus adapté pour découper la cage du bouchon. Puis, par pure gaminerie, j'ai secoué la bouteille jusqu'à en avoir mal aux bras. Mais le bouchon ne voulait pas partir. Ça ne m'était jamais arrivé avant — le froid, sans doute. Qu'à cela ne tienne, j'ai donné un coup de pouce au bouchon.

Si je m'y prenais bien, j'allais pouvoir mourir de coma éthylique *avant* de mourir de froid. Ben, oui ! Qu'est-ce que vous croyiez que j'allais faire ? Utiliser le gaz carbonique du champagne pour attaquer les gonds de la porte ? Utiliser la bouteille comme un vérin pneumatique ? Soyez sérieux, je ne suis pas MacGyver : on me met dans une chambre froide avec du champagne et de la viande congelée, tout ce que je sais faire, c'est me siffler le champagne. À la rigueur, si j'avais eu un briquet, j'aurais peut-être poussé l'art du bricolage jusqu'à faire un barbecue avec le bois des caisses et la viande. Sans compter que cela m'aurait tenu chaud. Mais, non, j'allais être la première personne au monde à mourir de ne pas fumer.

Non, moi je vous le dit, je n'avais qu'une chose à faire : me saouler. Et puis, l'intoxication éthylique, c'est considéré comme une mort noble, dans ma profession. Ça vaut bien la congélation, en tout cas. Enfin, bref. J'ai porté la bouteille à mes lèvres. Et j'ai attendu. Attendu. Attendu. Le champagne lui aussi devait être engourdi par le froid, à moins que...

J'ai alors compris.

Évidemment, j'aurais pu m'en douter plus tôt mais, bon, le froid n'aide

pas à penser. Sur le coup, ça m'a mis dans une rage folle : que la viande soit congelée, je m'en moquais bien, mais le champagne ! Je me suis relevé d'un bond, j'ai reculé un peu et j'ai jeté de toute mes forces la bouteille contre la porte. J'ai couru jusqu'à la caisse éventrée et je l'ai vidée consciencieusement. Les bouteilles explosaient littéralement contre le métal. Le sol était recouvert d'éclats verts et dorés de champagne et de verre.

Arriva fatalement un moment où la caisse fut vide. J'ai contemplé, un peu honteux, le résultat de ma crise : la porte était à peine bosselée. Je me suis demandé un instant si ça valait vraiment la peine d'ouvrir une autre caisse : après tout, ma colère s'était calmée. D'un autre côté, ce petit exercice physique m'avait réchauffé. Et puis ce n'était pas comme si j'avais eu autre chose de plus intéressant à faire. C'était parti. Par contre, cette fois-ci, j'étais bien décidé à prendre le temps d'enlever *toutes* les agrafes.

J'étais à la moitié du couvercle lorsque mes forces m'ont abandonné. Mes genoux ont plié sous moi. Mon menton a bien ralenti ma chute en frappant le rebord de la caisse mais, avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, je me suis retrouvé par terre, en tas. Il n'y avait guère plus que mes vêtements et quelques degrés qui me distinguaient des quartiers de bœuf accrochés autour de moi. Il y avait un type en classe avec moi au lycée, une espèce de boutonneux malingre, qui disait que je n'était rien qu'un énorme morceau de viande.

Plus que quelques minutes et il allait avoir raison.

Chapitre sixième

J'É ME VOYAIS franchement mal barré lorsque j'ai remarqué le bourdonnement. J'ai d'abord pensé que c'étaient mes oreilles qui rendaient l'âme, si vous me passez l'expression. Mais en fait, non : un bourdonnement de ventilateur. L'espoir est revenu. Enfin, il n'osait pas encore tout à fait revenir mais il était prêt à envisager un retour sous conditions. J'ai traîné mon corps lourd et comme englué dans le froid à la recherche de la source de ce bruit. Il venait de derrière la caisse que j'avais vidée : c'était l'arrivée d'air froid, mon issue de secours.

Rassemblant mes dernières forces, j'ai poussé la caisse. Soit dit en passant, ce bois blanc qu'ils utilisent pour faire ces caisses, c'est *vraiment* une horreur : déjà, en temps normal, les échardes, ce n'est pas très agréable mais quand, en plus, vous avez les mains gelées, c'est pire. Vous ne vous rendez compte de rien jusqu'à ce que le sang se remette à circuler et *là...* Enfin, bref. Derrière ladite caisse se trouvait, donc, la grille d'aération — le modèle standard pour film d'action : juste assez grand pour laisser passer un gaillard même passablement costaud et fixée au mur par quatre grosses vis simples du genre dont on vient facilement à bout avec un couteau suisse.

Ce qui tombait bien, avouez-le, puisque j'en avais un, justement, de couteau suisse.

Mais j'ai dû me rendre bien vite à l'évidence, une évidence qui m'était déjà apparue en deux ou trois occasions d'ailleurs : j'ai beau être au moins aussi musclé que le flic, détective privé ou quidam héroïque (ne lisez pas les mentions inutiles) lambda de cinéma, je suis d'une manière que je ne comprends pas tout à fait *différent*. Prenez cette histoire de vis, par exemple. Je dois être plus sensible au froid que la moyenne, sans doute, car, moi, je n'ai pas pu. Enfin, si, mais ce fut laborieux. Sans rire : essayez, vous, de dégripper des grosses vis prises dans du béton par -18°C avec la lame d'un couteau ! J'aimerais vous y voir.

Enfin, bon, j'ai tout de même fini par la tomber, cette satanée grille. Et, ne serait-ce que pour faire preuve d'un peu de suite dans les idées, je me suis alors précipité dans le conduit où, il va sans dire quoique finalement on ne le dise jamais, il fait *encore* plus froid que dans la chambre pourtant froide. Mais, il n'empêche, je m'y suis précipité de bon cœur quoique fort brièvement. Car, très vite, je me suis retrouvé plus large d'épaules que le

conduit de côté soit, en un mot, coincé.

Le bon sens, chacun le sait, dicte cette évidence que l'on peut toujours sortir sa voiture de la place de parking où on l'a garée. Ce qui prouve deux choses : *primo*, le bon sens n'a jamais entendu parler du second principe de la thermodynamique ; *secundo*, le bon sens n'a jamais eu un volant entre les mains. Je suis sûr que le bon sens voudrait aussi que l'on puisse *toujours* sortir du conduit de ventilation où l'on vient de se précipiter. D'expérience, je puis le dire, non.

Sans doute avais-je fait preuve de *trop* de précipitation : le conduit allait s'étrécissant. Je ne sais toujours pas aujourd'hui si c'est le conduit qui a épousé la forme de mes épaules façon emboutissage ou si c'est mon corps qui s'est tassé dans le conduit façon bouchon de Champagne, mais j'étais bel et bien coincé. Encastré, même, aurait dit un ingénieur. Le mot seul fait frémir, hein ? La température aussi, croyez moi.

On dit qu'avant de mourir on revoit sa vie défiler devant ses yeux. Moi, je n'ai rien vu — il y faisait sacrément sombre, en plus, dans ce putain de tuyau. Mais je me suis souvenu de la fille du proviseur d'Alexander-Hamilton High. Elle était superbe, dans le genre pom-pom girl : blonde, yeux bleus, dents blanches, poitrine invraisemblable. Elle était terrible, aussi, dans le genre chef de meute : une demi-douzaine de ses clones la suivaient en permanence, gloussaient de ses plaisanteries et approuvaient ses goûts vestimentaires. Malheur à celle qui oserait porter un reliquat de la collection de l'année précédente devant elles. Malheur aussi à celui sur lequel elles auraient jeté leur dévolu — je parle en connaissance de cause, là. Notre équipe de football avait battu, pour la première fois depuis. . . Bon, pour la toute première fois, en fait, celle d'Aaron-Burr High. Notre proviseur, un gentil monsieur d'habitude calme et réservé, avait aussitôt décidé que nous étions les héros qui avaient réhabilité le nom de ce vieil Hamilton aux yeux de l'Histoire. Et, par conséquent, avait organisé notre triomphe : une sorte de cocktail-party dans le gymnase en présence du corps enseignant et du conseil d'administration du lycée. Et, tandis que le Champagne premier prix était rapidement monté à la tête de nos estimés professeurs, le coca tiède était descendu droit à notre vessie : les valeureux héros que nous étions s'étaient discrètement éclipsés pour aller se soulager en groupe aux toilettes du vestiaire. Une fois devant la petite porte verte, nous n'avons pris beaucoup de temps pour trouver l'ordre de passage : nous avons tous un numéro, autant qu'il serve à quelque chose. Il n'y avait qu'*un seul* joueur à avoir un numéro plus grand que le mien. Et il était à l'hôpital depuis la treizième minute du match. J'ai donc attendu, plus ou moins patiemment, mon tour, de plus en plus seul. J'étais au bord de l'explosion lorsque mon dernier coéquipier a rouvert la porte avec un sourire béat. Cet idiot a voulu me taper dans la main comme si je venais le remplacer sur le terrain. Non seulement c'était tout à fait antihygiénique mais, surtout, c'était un douloureux gaspillage de temps. Je l'ai écarté de mon chemin d'un coup d'épaule et je me suis engouffré dans l'espèce de petit

placard que notre *coach* persistait à appeler lieu d'aisance. Si j'avais su ce qui m'attendrait à la sortie, j'y serais resté plus longtemps. Car *elle* était là, seule, et m'attendait. Déjà, ça, c'était déstabilisant : je me sentais comme un bébé phoque nez à nez avec une ourse blanche, soit passablement mal-à-l'aise. Je m'attendais à la voir sauter sur moi à tout instant comme je l'avais vue faire sur les autres membres de l'équipe auparavant. Mais, lentement, résolument, inexorablement, elle a commencé à avancer vers moi en parlant d'une voix suave et sensuelle de... la statuaire grecque. Je n'ai pas tout de suite vu où elle voulait en venir. Enfin, si. Je voyais très précisément où elle voulait en venir ; ce que je ne comprenais pas encore, c'était *comment* elle comptait y arriver. Elle ne faisait que parler encore et encore de cette visite que nous avions fait au musée plus tôt dans l'année. Elle ne s'est tue que lorsque son visage fut à quelques centimètres du mien. Et, là, j'ai su : "*Tu sais, depuis ce jour-là, je n'arrête pas de me dire que tu ressembles trait pour trait à cette statue magnifique d'Apollon.*" J'avais remarqué aussi cette statue : à ceci près qu'il en manquait la tête, elle était superbe. Elle a avancé la main vers ma braguette et a poursuivi : "*Enfin... Je suis sûr que, toi, tu es mieux proportionné.*"

Il va sans dire qu'elle ne l'a jamais pu vérifier. Comprenons-nous bien : elle était une fille superbe mais ce n'était pas *n'importe quelle* superbe fille ; c'était la superbe fille de Mr. Peters, le proviseur d'Alexander-Hamilton High. Et s'il y avait bien une chose de sacrée en ce monde pour le jeune lycéen que j'étais, c'était bien la fille du proviseur. Non, mais ! J'ai des principes, moi.

Enfin, bref. Je pense que je n'ai jamais autant ressemblé à ladite statue que ce jour-là : la petite flamme de mon esprit, de plus en plus faible et vacillante, brûlait au sein d'un corps pétrifié, lourd, inerte. Plus je cherchais à bouger, plus je restais désespérément immobile. Mais cela n'importait même plus : je ne sentais plus rien, sinon ce froid qui progressait lentement entre mes viscères.

Dramatique, hein ?

Oui, dramatique. Autant dire que je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un tire sur la jambière de mon pantalon pour attirer mon attention. Pour tout dire, je ne me suis même pas *rendu compte* que quelqu'un tirait sur la jambière de mon pantalon : mes sens étaient tellement engourdis que le "quelqu'un" en question a dû hurler dans le conduit pour l'obtenir, mon attention. Mais dès qu'il l'a fait, il l'a eue pleine et entière : ça résonne terriblement, un conduit de ce genre.

« Qu'est-ce que tu fous là-dedans, Marlowe ?

– Gnnnnrf.

– Hein ?

– Gna. Brfh. »

Teddy Bear a compris immédiatement que quelque chose n'allait pas. En règle générale, il faut bien le dire, quand un type se résume à deux pieds qui dépassent d'une arrivée d'air dans une chambre froide, c'est que quelque

chose ne va pas. Du point de vue du type, en tout cas. Il m'a attrapé par les chevilles et m'a sorti de mon tuyau aussi facilement, aussi rapidement qu'il aurait dégainé son flingue. Puis il m'a remis debout et m'a traîné dehors. Si j'ai participé à une de ces deux étapes d'une manière ou d'une autre, ça ne doit être que gravitairement.

Quand les derniers flocons de givres grippant les rouages de mon esprit ont fondu... J'en fait trop, là, non ? Vous devriez me le dire quand j'en fais trop, vous savez. Bref, quand je suis revenu à moi, je tremblotais, assis à même le sol sur un trottoir à la propreté douteuse dans le soleil du matin. J'étais seul mais je voyais Teddy Bear revenir d'un fast-food avec un énorme gobelet de café.

« Bois, ça te fera du bien.

– Merci. »

J'ai lampé un peu de café et, il va sans dire, je me suis méchamment brûlé.

« Et merci de m'avoir sorti de là.

– C'est mon job : je protège les investissements de Monsieur del Pedro.

– Ah. »

J'ai toujours eu du mal à fraterniser avec mes collègues. Il faut dire que dans ma branche, on a rarement des collègues. Et, en général, ça ne dure pas.

Le travail, donc, rien que le travail.

« Où est-ce qu'on est ?

– Sur les docks. C'est un entrepôt du Cachalot.

– Du Cachalot ?

– Du Cachalot.

– Ah. »

Un silence.

« Il faudra que je lui rende une petite visite, à ce Cachalot.

– Ça attendra : tu as rendez-vous avec Monsieur del Pedro. Il a fait une charlotte pour le goûter. »

Chapitre septième

J'É NE TREMBLAIS pratiquement plus lorsque nous sommes arrivés chez Monsieur Del Pedro. Comme prévu, mon corps revenait à la vie et me le faisais savoir plutôt douloureusement. Ceci dit, dans mon métier, on aime souffrir, cela prouve qu'on vit toujours. D'ailleurs, entrer deux jours de suite chez le Croque-Mort et vivre toujours, je n'en étais pas peu fier. En ville, peu de personnes avaient eu l'honneur de pénétrer dans le manoir et encore moins la chance d'en ressortir. Entiers, du moins. Enfin, c'est ce qu'on raconte — moi, je ne me risque jamais à spéculer sur les activités de mes employeurs.

Justement, en nous accueillant, le majordome — toujours aussi anglais — s'est excusé de ce qu'il craignait que Monsieur Del Pedro ne fût occupé. Ou ait été occupé, peut-être — je me perds toujours dans ces fichues concordances des temps. Enfin, bref. Tony s'en est allé rejoindre son patron — *notre* patron, en fait — et le majordome m'a demandé de bien vouloir patienter au petit salon.

Le petit salon, que je serais bien incapable de retrouver seul sans un plan de la maison, était une sorte de charmant petit boudoir décoré avec goût, à peine plus grand que mon appartement. Divers tableaux en recouvraient les murs. L'un représentait indubitablement Monsieur Del Pedro, les autres étaient sans nul doute des membres de sa famille : même élégance un rien altière, mêmes visages longs aux joues creusées et, pour beaucoup dont une vieille dame à l'air sévère, même fine moustache soignée. Ils veillaient de leur regard grave sur le mobilier de bois précieux : échiquier aux cases d'ébène et d'albâtre, bibliothèque pleine de tranches dorées et j'en passe. Sur une petite table basse qui devait à elle seule valoir plus que moi, comme les magazines *people* de mon dentiste, quelques livres de cuisine donnaient l'impression d'avoir été très soigneusement placés en désordre. J'allais en prendre un pour le feuilleter — *Cuisine fine au Micro-onde*, cela me semblait à mon niveau, à tort — lorsqu'on s'est mis à parler derrière moi.

« Monsieur Marlowe, je présume. »

Je me suis retourné d'un bond. Elle, car c'était une femme, présumait bien, évidemment, mais je ne la voyais, elle, nulle part. J'ai parcouru la pièce du regard, lentement, en passant plus de temps que je ne l'aurais voulu à fixer la vieille dame moustachue, avant de remarquer le fauteuil qui me tournais le dos. Ou le dossier, plus exactement. Et qui, contre toute attente, fumait.

Puis qui, comme tout fauteuil fumant un tant soit peu cinéophile, a pivoté lentement pour me révéler mon interlocutrice. Me révéler, façon de parler. Le voile de fumée qui montait en ondulant du bout de son fume-cigarette me cachait toujours son visage.

« Je suis *si* heureuse de pouvoir enfin vous voir. »

Elle bluffait. Je ne vois pas comment elle aurait pu me voir derrière toute cette fumée. Néanmoins, j'ai décidé de voir son bluff.

« Moi de même.

– Mon mari m'a *tant* parlé de vous... »

Ce que disant, elle s'est levée. Et, enfin, j'ai pu la voir, telle qu'en elle-même : une bombe. Littéralement. Une femme osant porter une cigarette incandescente à moins d'un mètre d'une chevelure à ce point laquée est une bombe incendiaire en puissance — sa coiffure aurait survécu à des vents de force euh... C'est lesquels, déjà, les plus forts ? Neuf ? Dix ? Enfin, bref. Blague à part, elle était superbe. Du genre de beauté dont on imagine qu'il fait vivre à l'année une demi-douzaine d'artisans : ses cheveux avaient la couleur des blés mais on devinait que, quelque part sous la laque et les teintures, certains devaient déjà être blancs ; ses mains fines et délicates se terminaient en des doigts fins et délicats que prolongeaient des ongles fins et, selon toute vraisemblance, délicatement confectionnés sur mesure pour elle dans quelque atelier spécialisé ; la silhouette que dessinait sa robe de soirée noire était sculpturale au prix sans doute de nombreuses heures passées à suer sang et eau selon les conseils d'un coach gay prénommé Tony qui l'appelait alternativement "ma chérie", "ma puce" ou "ma grande."

Son budget aurait été plus faible, on aurait pu la dire artificielle. Mais personne n'aurait osé dire cela de madame Del Pedro — car c'était bien Madame Del Pedro. Non ! Madame Del Pedro, elle, était *sophistiquée*.

« En bien, j'espère... »

Moi, je ne bluffais pas du tout, pour le coup, et elle le savait parfaitement. Elle m'a dévisagé de longs, trop longs, instants, comme pour se remémorer tout ce que son mari avait bien pu lui dire de moi. Pour tout dire, son regard s'est attardé plusieurs fois sur des zones de mon corps dont j'aimerais être sûr que Monsieur del Pedro ne discute pas. Certains de ses hommes de main sont réputés être des maniaques de la tenaille.

« Quoi qu'il ait pu me dire, soyez bien sûr qu'après vous avoir vu je ne saurais penser que le plus grand bien de vous, Monsieur Marlowe. »

C'était reparti : elle venait de prononcer une de ces phrases que susurrent les femmes mariées avant d'essayer de me sauter dessus. Ça ne rate jamais. Elle allait s'asseoir sur un canapé ridiculement petit, m'inviter à l'y rejoindre, me demander pourquoi je m'assiérai si loin d'elle, me dire en riant de toutes ses dents qu'elle ne mord pas, s'approcher de moi, poser l'air de rien sa main sur ma cuisse, me tâter comme on tâte les kiwis au supermarché, faire lentement migrer sa main vers des régions plus chaudes.

Il fallait que je m'échappe.

Bon, c'est sûr, elle était incroyablement belle — et y avait mis le prix. Mais c'était la femme de Monsieur del Pedro. Du Croque-Mort. Bon sang ! C'est le genre d'arguments et de maris qui peuvent refroidir même le plus chaud lapin. Je persistais à ne pas vouloir savoir ce que faisait exactement Monsieur del Pedro dans la vie mais je n'aurais pas outre mesure été surpris si, dans sa branche, on avait considéré comme acceptable de refroidir l'amant de sa femme de deux pruneaux entre les yeux. Et, que cela soit clair, je n'ai aucune envie, mais alors aucune, de finir comme un lapin aux pruneaux surgelé.

Et puis j'ai des principes, moi. La femme d'un employeur, c'est sacré.

Enfin, bref. Il fallait que je m'enfuisse : déjà elle avançait vers l'inévitable petit canapé. Dont, à peine assise, elle a tapoté les coussins comme le font les propriétaires de roquets pour les inviter à perdre leur poils sur le velours ou baver sur le cuir des fauteuils. Mes réflexes de privé ont réagi pour moi : j'ai adopté la technique de défense numéro 3. J'ai joué au con. J'ai ouvert grand les yeux et froncé les sourcils — loin d'être évident, ça, de longues années d'entraînement —, j'ai agité les lèvres comme si j'avais eu à forcer pour penser en silence. Et, bien sûr, j'ai bombé le torse autant que j'ai pu.

Car, mine de rien, au risque de véhiculer des stéréotypes détestables sur la minorité des personnes musculairement avantagées, il faut bien le dire : une musculature exubérante aide largement à être crédible lorsqu'on joue au con. Très largement. C'est d'ailleurs le seul véritable avantage qu'on peut en tirer dans mon domaine. Déjà, on n'a pas franchement de charges lourdes à porter — à la rare exception près du bloc de béton fatal, parfois, dans les zones portuaires, pour les moins chanceux. Non, au contraire, ça gênerait plutôt. Essayez, vous, de vous faufiler discrètement dans un appartement quand chaque lame de parquet grince sous votre poids, quand vous devez ouvrir la porte d'une bonne trentaine de centimètres pour pouvoir vous glisser dans l'entrebâillement, quand vous projetez au sol des ombres de yéti ! Heureusement, reste l'avantage du jeu-au-con — ça compense. Super utile, le jeu-au-con : ça rassure les gens en face de vous. Que vous vouliez qu'ils vous fournissent telle ou telle information ou qu'ils baissent leur revolver, c'est important de convaincre les gens que vous n'êtes pas dangereux. En les convaincant que vous êtes plus demeurés qu'eux — quitte à leur taper dessus en cas d'échec.

« Ne me dites pas qu'une faible femme comme moi effraie un gaillard comme vous. »

Je ne lui aurais certes pas dit car, *primo*, j'ai ma fierté et, *secundo*, ce n'était pas tout à fait vrai : c'était le mari de la faible femme qui me foutait une trouille de tous les diables. Ce qui ne se dit pas non plus. Je n'avais donc guère le choix ; je suis allé m'asseoir à ses côtés. Et, contrairement à mes prévisions, elle ne m'a pas demandé de me rapprocher. Non, elle s'est levée avec, je dois le dire, une grâce incroyable.

« Monsieur Marlowe, vous prendrez bien un verre de... Ah ! »

Elle a porté la main à sa tempe et, le temps que je me lève, m'est tombée dans les bras à demi évanouie. Ça pour le coup, c'était une première — j'ai dû improviser : d'un bras autour de son épaule, je l'ai maintenue à peu près debout tandis que je lui tapotais vaguement la joue de ma main libre. Sans grand effet. Il faut dire que je n'osais pas y aller trop fort : ça ferait mauvais genre de laisser des traces de coups sur la femme d'un client. Je ne veux pas être ce genre de privé, moi.

J'ai essayé une autre technique.

« Madame del Pedro. . . Madame del Pedro. . . Allez, réveillez-vous, s'il vous plaît. . . Imaginez qu'on vous surprenne dans cette. . .

– Mère, quand vous en aurez fini ici, Papa voudrait vous voir à la cuisine. »

Cette fois-ci, je l'aurais parié, j'étais bon pour me faire virer. Dans le meilleur des cas. Surpris par la fille du patron tenant la mère de celle-ci et la femme de celui-ci — coïncidence notable quoique peu fréquente dans mon domaine d'activité — dans ses bras, inconsciente ! Nous devions avoir l'air malins, en plus : elle penchée en arrière un bras pendant dans le vide et moi qui la retenait d'un air emprunté. Deux danseurs de tango bloqués par un lumbago soudain. J'ai senti le fou rire me gagner. Ah ! Ils allaient bien se marrer, les collègues. . . Sauf que Madame del Pedro a tué le premier gloussement dans l'œuf, si vous me passez cette métaphore bancale.

Sans bouger, elle a ouvert les yeux.

« Que veut-il que j'aïlle faire dans la cuisine ?

– Je n'en sais rien, je crois qu'il a perdu un chinois. Ni lui, ni le chef n'arrivent à mettre la main dessus.

– On a un chinois en cuisine ? Je croyais que le chef était français. . .

– Non, je crois que c'est une espèce de passoire.

– Le chef ?

– Non, le chinois.

– Bon. . . Si je comprends bien, sitôt que j'ai le dos tourné, le chef français s'amuse à perforer ses mirlitons chinois. Ah ! Je me demande comment vous feriez tous si je n'étais pas là pour mettre un peu d'ordre ici. Monsieur Marlowe, aidez-moi à me relever. »

J'avais écouté cette discussion comme dans un songe ; j'ai sursauté hors de ma rêverie et l'ai remise sur pieds. Madame del Pedro, pas la rêverie, bien sûr. Et, tandis qu'elle — toujours Madame del Pedro — quittait la pièce en philosophant sur la chienlit qu'était cette maison, j'ai enfin pu me tourner vers Mademoiselle del Pedro.

« Le temps qu'elle trouve la cuisine, vous devriez être tranquille pour une bonne heure. »

Chapitre huitième

J E ME SENTAIS comme un moucheron sauvé des griffes d'une menthe religieuse par une araignée. Car, bien sûr, je m'attendais à ce que la fille entende finir ce que la mère avait voulu commencer. Et la présence à son bras d'un jeune bellâtre vaguement lunaire ne faisait rien à l'affaire, un bref résumé de ma carrière vous le prouverait.

Elle n'avait pourtant pas l'air très menaçante. Elle se contentait de me regarder gentiment avec le même sourire bizarre qu'avait eu Huggy. Quant au type, il ne me regardait même pas ; il la fixait, elle, avec l'intensité un peu vide des mystiques et des amoureux en phase terminale. Mais mieux vaut prévenir que guérir, ma mère me le disait toujours.

« Mademoiselle, sachez-le, j'ai des princi... »

– Je n'en doute pas, Monsieur Marlowe, mais ma mère n'en a pas, elle. Puis, se tournant vers son ami : Steve, va faire le guet, s'il te plaît. »

Il s'est détaché d'elle, l'a embrassée tendrement et m'a adressé un petit signe de tête. Nous l'avons regardé sortir en silence. Une fois seule avec moi, comme pour me rassurer, elle m'a dit qu'ils s'aimaient beaucoup, qu'ils allaient se marier bientôt. En disant cela, son regard s'est troublé un instant.

« Papa ne voit pas le mariage d'un bon œil. Steve est adjoint du procureur.

– Ah. »

Que vouliez-vous que je réponde à ça, moi ? Le silence a duré quelques longs instants inconfortables avant que son gentil sourire ne revienne illuminer son visage.

« Je sais pourquoi mon père vous a engagé, Monsieur Marlowe, et je tenais à vous mettre en garde. J'aime beaucoup mon père, Monsieur Marlowe et si, effectivement, quelqu'un essaie de le tuer, j'espère que vous pourrez l'empêcher. Mais, pour votre propre bien, Monsieur Marlowe, évitez de trop vous impliquer dans les affaires familiales.

– Cela ressemble étrangement à des menaces, Mademoiselle.

– Et si j'étais ma mère, c'en seraient, dit-elle avec un sourire triste. Mais ce n'est qu'un conseil bien intentionné. »

En général, c'est à ce moment-là que l'on est sensé ajouter sur un ton dramatique "Et en voici un autre : ne faites confiance à personne." Ce qui soulevait toujours une myriade de questions métaphysiques : puis-je faire

confiance à la personne qui me conseille ? sinon, dois-je faire confiance à tout le monde ? et, surtout, puis-je me faire confiance ? Mal de tête assuré.

Mais elle retomba dans le silence.

« Vous pensez que quelqu'un de votre famille pourrait en vouloir à votre père ?

– Vous voulez dire sa fille qui veut se marier contre sa volonté ?

– Je pensais plutôt à sa femme qui voudrait s'enfuir avec son amant.

– Avec un de ses amants, plutôt. Au risque de vous peiner, vous êtes le troisième rien que cette semaine que ma mère a piégé dans ce salon. » Cela expliquait la mollesse des ressorts du divan. « Mais à ma connaissance aucun ne reste jamais assez longtemps pour vouloir s'attaquer à mon père. S'ils devaient tuer quelqu'un, ce serait plutôt ma mère, j'imagine. »

Un nouveau silence. J'avais quelques questions en tête dont je connaissais pour certaines la réponse — Mademoiselle Del Pedro *était* fille unique, depuis la mort de son frère aîné, par exemple — ou que je ne voulais pour rien au monde poser à cette gentille jeune femme — de quoi était mort son frère aîné, par exemple. Nous sommes restés face à face, debout, sous les regards pesants des tableaux.

« Cela fait longtemps que vous êtes détective privé ?

– Depuis toujours, j'ai repris l'affaire de mon oncle.

– Et les affaires sont bonnes ?

– Pas à me plaindre. »

Voilà, ça, c'était fait. Et maintenant un bulletin météorologique.

« On aura eu un automne pluvieux, cette année.

– C'est bon pour les cultures, l'été a été sec.

– Oui. »

C'est sur ces brillantes analyses qu'est revenu Steve, puisque c'est ainsi qu'il s'appelait. Il a murmuré plus qu'il n'a dit "Teddy" et s'est raccroché au bras de sa promise. Ils se sont dirigés vers une porte et, en passant à côté de moi, ont marqué une courte pause.

« Un dernier mot : ne faites confiance à personne, Monsieur Marlowe. »

Et dire que certains osent affirmer que les traditions se perdent.

Je ne suis pas resté seul plus d'une dizaine de secondes. Teddy Bear est venu me chercher pour me conduire dans la salle à manger où m'attendaient monsieur Del Pedro et ce qui se révélerait être une charlotte aux poires et au chocolat.

« Monsieur Marlowe, je vous en prie asseyez-vous. Alors, dites-moi, quelles avancées ?

– Aucune, je le crains, Monsieur.

– Allons, allons. On ne renferme pas quelqu'un qui ne sait rien dans une chambre froide, croyez-en mon expérience. »

D'après la mienne, si. Ceux qu'on enferme sont ceux dont on *croit* qu'il savent quelque chose, pas ceux qui savent. Ceux qui savent arrivent en prin-

cipe à éviter de se faire enfermer. Mais ce n'est pas quelque chose que l'on dit à son employeur.

« Je sais qui a été engagé pour vous tuer.

– Ah ?

– *L'homme au trou dans l'avant-bras gauche.*

– Un tueur à gage, sans doute ? Ils ont tous des surnoms si imagés.

– Le meilleur tueur à gage qui soit, Monsieur.

– Je me suis toujours demandé si moi aussi j'avais un surnom, sans le savoir. »

Je ne sais pas si je vous ai dit combien le regard de Teddy Bear était expressif. En l'occurrence, il me hurlait de me la fermer. Toujours écouter un regard de si bon conseil.

« Je ne saurais dire, Monsieur.

– J'ai remarqué que les surnoms ne sont souvent pas très pertinents. J'imagine que je pourrais très bien être Tony le Chou-fleur ou Tony le Poisson-Rouge, pour ce que j'en sais. Vraiment, vous n'avez jamais rien entendu de ce genre ?

– Je ne crois pas que quelqu'un oserait vous appeler d'un surnom aussi ridicule, Monsieur.

– Vous êtes gentil... Mais à quoi avais-je la tête ? Vous prendrez bien un morceau de charlotte. — Ce n'était pas une question, il me tendait déjà une assiette. — À propos de... de cet incident dans cet entrepôt, que comptez-vous faire ? »

Prendre un bon bain chaud et deux aspirines en rentrant chez moi.

Je ne voyais pas vraiment où il voulait en venir : d'habitude mes clients m'engageaient pour que je fasse un boulot. Comment je le ferais, ça, ils préféraient en général ne pas savoir. Je gardais le silence : une partie de ce que j'aurais pu dire aurait pu être un jour retenu contre eux.

« À ce que Monsieur Schiavelli m'a dit, cet entrepôt appartient au Cachalot. Voudriez-vous que j'arrange une entrevue ?

– Je vous remercie, mais non merci.

– Allons donc, c'est quelqu'un d'important, vous perdriez du temps à obtenir un rendez-vous ne serait-ce qu'avec sa secrétaire. Mon nom, sachez-le, ouvre pas mal de portes.

– Je n'en doute pas, Monsieur, mais ce n'est vraiment pas la peine de...

– Allons, allons. Cela ne me dérange pas du tout, c'est l'affaire de cinq minutes. Monsieur Schiavelli, allez donc appeler Gloria. »

Teddy Bear est sorti sans un mot. Monsieur Del Pedro s'est retourné vers moi.

« Il n'y a pas eu d'autres incidents de ce genre, j'ose espérer.

– Non, rien de grave. »

Oups.

« Laissez-moi juger de la gravité de ce qui arrive à mes collaborateurs, Monsieur Marlowe. Que s'est-il passé ?

- Trois fois rien, je vous assure.
- Monsieur Marlowe, ne m’obligez pas à vous tirer les vers du nez.
- Deux hommes m’ont légèrement tabassé la nuit dernière.
- Légèrement tabassé. Je vois. »

Sa mine s’était assombrie, son teint était devenu plus verdâtre encore, ses yeux semblaient s’être enfoncé plus loin encore dans leurs orbites. Mais il restait calme, respirait lentement et profondément, souriait même légèrement.

Il me faisait peur.

Au bout d’un long silence, il a sorti son carnet de chèque.

« Monsieur Marlowe, je suis confus. Laissez-moi vous dédommager.

– Je vous en prie, Monsieur, ce n’est pas la. . .

– Monsieur Marlowe, vous m’insulteriez si vous refusiez. »

Loin de moi cette idée-là. J’ai ravalé ma fierté et je l’ai regardé en silence faire le chèque. Ce putain de chèque. Ce putain de premier chèque.

Ce n’était pas comme ça que je voyais mon métier, moi. On m’embauchait pour faire un boulot et c’était le boulot qu’on payait. Je faisais le boulot *puis* on me payait. Simple, non ? Oh ! Parfois, je demandais des avances, bien sûr — le loyer ne se payait pas tout seul — mais c’était l’idée : on louait mes services, on ne m’achetait pas. Et si, parfois, il fallait se faire tabasser pour régler une affaire, c’était mon problème. On ne me payait pas pour ça ! Se faire tabasser, ce n’est pas un putain d’accident du travail ! C’est un événement dans *ma* vie. Quoi qu’en disent les journaux, on ne tabasse jamais à mort un privé, on ne jette même jamais un privé dans la rivière. C’est toujours dans le plat de la vie d’un *homme* qu’on met les pieds, les poings et, parfois, un gros bloc de béton. On n’est pas de putains de salariés ! On ne peut pas nous verser des putains de compensassions *a posteriori* pour les cotes fêlées, les dents cassées et les nez tordus. Et on ne peut pas non plus nous payer pour nous envoyer au casse-pipe. On n’est pas des soldats, au pire des mercenaires. On joue nos vies mais c’est nous qui tenons le joystick.

Mais je l’ai regardé faire en finissant ma part de charlotte. La poire et le chocolat, c’est écœurant.

Il détachait le chèque quand Teddy Bear est revenu. Il a posé le chèque à côté de mon assiette.

« Désormais, Monsieur Schiavelli vous accompagnera partout où vous irez, Monsieur Marlowe. Nous ne voudrions pas que ce genre d’incidents se reproduise. »

Au point où j’en étais, à quoi bon protester ?

« Vous ne devriez pas faire attendre le Cachalot, Monsieur Marlowe : à cette heure-ci, avec les embouteillages, vous en avez pour une bonne heure pour arriver au port. »

Je me suis levé, j’ai fait un petit signe de tête et je me suis dirigé vers la porte, sans attendre Teddy Bear qui, j’en étais sûr, me suivait déjà.

« Vous oubliez votre chèque, Monsieur Marlowe. »

En primaire, il y avait ce garçon, Larry je ne sais plus quoi, qui n'était pas fichu de retenir ses récitations. Il les apprenait, il les savait, même, dans le couloir, avant d'entrer en classe, mais une fois sur l'estrade, face à nous, tournant le dos au tableau noir où la récitation du jour était écrite dans la grosse écriture ronde de madame Goodwill, plus rien. Et, bien sûr, madame Goodwill avait décrété qu'il réciterait toutes les récitations jusqu'à ce qu'effectivement il en récite une. Et, à chaque fois, Larry finissait par descendre de l'estrade et traverser toute la classe pour aller chercher le bonnet d'âne dans l'armoire du fond. Ça nous amusait beaucoup.

En empochant, les mâchoires serrées, ce chèque, j'avais du mal à voir ce qu'il y avait alors de si drôle.

Chapitre neuvième

LE CACHALOT CONTRÔLAIT alors le port et tout ce qui tournait autour : bateaux, marchandises et filles à marins. Plus quelques entrepôts, hangars et hôtels pour abriter le tout. Dans le milieu, être un gros poisson du commerce maritime suffit amplement à être surnommé le Cachalot. Il n'empêche que je m'étais préparé psychologiquement à rencontrer un gros type adipeux suçotant entre ses lèvres de mérou un gros cigare. Pas une belle femme noire, grande et athlétique — Grace Jones au féminin.

Son bureau était situé sur les docks, dans un hangar où des types sou-daient à l'arc à côté de caisses en bois blanc. Ce dont on pouvait déduire que le Cachalot s'attendait *primo* à ce que notre petite entrevue tourne mal et *secundo* à ce que je sois stupide. Car, sérieusement, qui irait souder à l'arc à côté d'une caisse en bois blanc ? Soit un dingue qui cherche à s'immoler par le feu de manière très sophistiquée, soit un homme de main qui cherche à passer inaperçu. À voir les étincelles et les flash qui illuminaient le hangar, ils devaient être au moins une vingtaine, là-dedans. Évidemment, le bureau était un de ces cubes préfabriqués perché en mezzanine auquel on n'accède que par un escalier métallique étroit — si cela tournait effectivement mal, pas moyen de s'enfuir.

Mais je ne voulais pas que ça tourne mal, moi, hein ? Donc tout allait bien. D'ailleurs, moi, je ne voulais même pas venir : si ça n'avait tenu qu'à moi, j'aurais été chez ce Mexicain qui connaissait déjà *l'homme au trou*. Je m'en doutais bien, moi, que ce n'était pas le Cachalot qui avait essayé de me refroidir. On ne congèle pas les gens dans ses propres entrepôts : on utilise ceux d'un type qui doit un service à un type qui vous doit un service. D'un autre côté, le service d'ordre donnait l'impression que le Cachalot n'avait pas la conscience tranquille. Peut-être allais-je finalement apprendre malgré tout quelque chose.

On a passé un certain temps à se dévisager en silence, de part et d'autre de son bureau — le genre de meuble qu'on s'attend à trouver dans un hangar sur les docks ou dans un commissariat, le modèle tout en métal dont les tiroirs sur roulettes s'ouvrent en grondant. Je n'aimais pas la manière dont elle me regardait, elle me mettait mal à l'aise. Je me sentais comme un cadeau sous les yeux d'un enfant. Pour oublier son regard pesant, j'examinais l'ancre de marine tatouée sur le biceps du gorille en T-shirt et jean blancs qui se tenait

debout derrière elle comme Teddy Bear derrière moi.

« Alors c'est vous le nouveau chien du Croque-Mort ? »

Je n'aimais pas le sobriquet dont elle venait de me gratifier. Mais je ne suis pas homme à céder à la provocation. J'ai attendu qu'on en vienne aux affaires.

« Teddy Bear s'apprêterait-il à prendre sa retraite?... Non?... Vous êtes en tout cas aussi causants l'un que l'autre. Mais trêve de bavardage. Pourquoi cette visite si pressée ?

– Une broutille. On m'a enfermé ce matin dans un de vos entrepôts frigorifiques, Madame Cachalot.

– Je vous en prie, appelez-moi Jessica. Mon prédécesseur, Dieu ait son âme, frôlait le double-quintal, j'ai hérité du surnom en même temps que du bureau. Un entrepôt frigorifique, donc ? Il va donc me falloir redoubler de charme pour briser la glace. »

Le sourire était charmant et l'approche raffinée, ça changeait. Mais je ne flirte pas avec les ennemis potentiels de mes clients. J'ai des principes, moi. Et, en l'occurrence, une grippe naissante : mon cerveau frappait douloureusement contre l'avant de mon crâne.

« Écoutez, *Jessica*, la journée a été longue. Convainquez-moi que vous n'y êtes pour rien, je rentrerai me coucher, vos gorilles là-dehors pourront arrêter d'essayer de foutre le feu au bâtiment et tout le monde y trouvera son compte.

– Quelle adresse ?

– Teddy ? »

Teddy Bear lui a donné l'adresse et elle s'est mise à fouiller dans un des tiroirs de son bureau rempli de dossiers suspendus. Elle en a sorti un, plutôt fin, dont elle a examiné un instant le contenu.

« Cet entrepôt est loué à l'année.

– Vous m'avez convaincu. Désolé pour le dérangement, merci de votre coopération et bonne soirée. »

Je m'étais levé et, déjà, je m'étais retourné vers la porte. J'ai croisé le regard amusé de Teddy Bear quand derrière moi le Cachalot a essayé de reprendre le contrôle de la conversation.

« Et vous ne voudriez pas savoir qui le loue ?

– Si mais je ne pensais pas que vous me le diriez.

– Pourquoi pas ?

– La discrétion est une vertu dans votre branche, non ?

– Si, bien sûr, mais je ne voudrais pas que le Croque-Mort pense que je lui cache quoi que ce soit.

– Je ne suis pas le Croque-Mort.

– Seulement ses yeux, ses oreilles et son bras. »

Cette conversation commençait à m'agacer.

« Alors, ce locataire ?

– Le Mexicain.

– Bonne soirée. »

Teddy Bear m'avait ouvert la porte, comme si j'étais quelqu'un d'important. Les yeux, les oreilles et le bras de monsieur Del Pedro.

« Monsieur Marlowe, vous transmettez mes amitiés à votre patron.

– Il vous transmet les siennes. »

Il n'y avait rien d'autre à dire. Je suis sorti et Teddy Bear m'a suivi en fermant la porte derrière lui. On a descendu l'escalier métallique, on a traversé le hangar où les gorilles ne se donnaient même plus la peine de jouer aux ouvriers et on a regagné la voiture. La nuit était tombée et il commençait à pleuvoir. Forcément. Teddy a mis le contact et on est resté là à attendre presque une minute. Je regardais les gouttes d'eau traverser la lumière des phares.

« On va voir le Mexicain ? »

Il aurait fallu, mais pas comme ça. Je ne savais pas interroger des gens qui mourraient d'envie de me parler. Le Mexicain, c'était Chris Marlowe, privé minable, pas dangereux pour deux sous, rien à craindre de lui, qui devait aller le voir, pas les yeux, les oreilles et le bras du Croque-Mort.

Rien n'allait, ce jour-là.

Et puis j'avais faim.

« On ira demain. Je n'ai rien mangé de la journée à part la charlotte de monsieur Del Pedro, je crois que j'ai attrapé la grippe du siècle et il y a deux trois trucs que j'aimerais comprendre avant de rencontrer ce Mexicain. Il y a un bar à l'angle de la treizième rue et de la huitième avenue, ils servent les hamburgers les plus gras de la Création. »

J'ai senti le poids, dans la poche de ma veste, du chèque de monsieur del Pedro.

« C'est moi qui invite. »

Chapitre dixième

PERSONNE NE SAIT faire les hamburgers comme le gros Léon. Ceci dit, je ne pense pas non plus que qui que ce soit essaie. La viande est grasse et trop cuite, le fromage est gras et trop fort, la sauce à la tomate est grasse et trop relevée, la salade est grasse et flétrie. Le pain n'est pas mauvais, cependant. La moitié du dessus, en tout cas. Celle du dessous trempe dans la graisse qui remplit le fond de l'assiette. Mon grand-père disait toujours que c'est le gras qui donne du goût. C'est vrai mais il y a des goûts qu'on devrait éviter de donner à la nourriture.

Le regard de Teddy Bear allait du hamburger à moi et de moi au hamburger.

« C'est *ça* que tu manges, *toi* ? »

Son ton était moins désapprobateur qu'incrédule. Il avait pris une salade verte. Enfin, il avait pris une salade qui, par endroit, était verte. Sur le menu, essentiellement.

« Bah, oui... Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? »

– Rien, rien. C'est juste que tu n'as pas vraiment l'air du genre de type qui mange *ça*.

– Oh ? Et j'ai l'air du genre de type qui mange quoi, alors ? »

Pendant qu'il réfléchissait, j'ai attaqué prudemment mon repas. Prudemment car, même pour les habitués, les hamburgers de Léon peuvent être traîtres : tout suinte tellement que l'on peut se noyer à la première bouchée.

« Je n'en sais rien... Des repas pauvres en graisses et des petites gélules de complément alimentaires hyperprotéinés, j'aurais dit.

– Quelle horreur. »

Il n'avait toujours pas touché à sa salade, il me regardait simplement bâfrer.

« La sortie de chez le Cachalot ne manquait pas de style. Première fois que je la voyais perdre le contrôle d'une conversation.

– Ah ? »

– Oui, première fois que son numéro de femme fatale ne marche pas. »

J'ai continué de manger. Je préférerais manger une bougie plutôt qu'un hamburger de Léon froid.

« Pourquoi tu ne lui as pas demandé qui louait l'entrepôt ? »

– Parce qu'on n'essaie pas de tuer quelqu'un dans un local dont on a signé le bail de son vrai nom. Mais j'imagine que je ne t'apprends rien.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire.

– Bien sûr que non. Mais, de toute manière, si j'avais demandé, elle aurait dû refuser de me répondre. Alors que, là, elle a insisté pour me le dire. Elle semblait presque effrayée que je ne lui aie pas posé la question.

– Le Mexicain essaie de nous tendre un piège ?

– Peut-être. »

Absolument pas. Ça ressemblait plutôt à quelqu'un qui essayait de tendre un piège *au* Mexicain. Mais puisque Teddy allait être désormais mon ombre, autant faire en sorte qu'il pense savoir ce que je pense sans savoir ce que je sais. *“Ne faites confiance à personne.”* Ce n'est pas parce que c'était un cliché que ce n'était pas une bonne idée.

La serveuse, une rousse à la poitrine invraisemblable, est venu nous porter deux whiskies.

« De la part du type de la table numéro huit, là-bas. »

Je me suis retourné et j'ai vu une sorte d'homme de Cro-Magnon qui nous souriait de toutes les dents qu'il lui restait. Il m'a fait un petit signe de la main, s'est extirpé de son siège et est venu jusqu'à notre table. Sa tête me disait quelque chose.

« Salut, Teddy, salut, Marlowe. J voulais t'dire que j'suis content qu'tu sois toujours vivant. J'savais pas, moi, qu'tu bossais pour le Croque-Mort, sans quoi j'aurais refusé, hein... »

– Pas de mal.

– C'est vrai ? Sans rancune ?

– Sans rancune.

– Cool. Bonne soirée, alors. Salut, Teddy, salut, Marlowe. »

Et il est reparti, visiblement soulagé, retrouver sa bière et sa conquête du soir.

« Un garçon très poli, ma foi. Il t'a appelé par ton prénom, tu le connais ?

– J'ai déjà eu l'occasion de traiter avec lui, oui. Une petite frappe qui travaille au contrat. Brian.

– Juste Brian ? Pas de surnom ?

– Tu irais donner un surnom à un type de cette taille, toi ?

– Bah, on appelle bien monsieur Del Pedro le Croque-Mort... »

– Peu de gens rencontrent le Patron, pas mal ont l'occasion de croiser Brian. Comme toi ce matin, non ?

– Oui. Et avant que tu le suggères, il est hors de question que je lui demande qui l'avait envoyé. »

Teddy a pris sa fourchette et s'est mis en quête d'une feuille de salade presque verte.

« Si je comprends bien, en gros, tu mènes tes enquêtes en ne posant pas de questions.

– En gros, oui. Les gens passent leur temps à me faire des confidences, je dois avoir une tête qui inspire confiance.

– Ce n'est pas exactement ce qu'on raconte. »

Là, il m'intéressait. Un de mes grands regrets est la certitude de ne jamais pouvoir assister à mon enterrement. Enfin, dans une position où je pourrais entendre ce qu'il s'y dit de moi. Mais le meilleur moyen de recueillir des confidences, c'est de donner l'impression qu'on s'en moque. Nonchalamment, je me suis mis à parcourir la salle du regard à la recherche de la serveuse.

« Vraiment ? »

– On dit que si les gens passent leur temps à te faire des confidences, c'est parce que ta tête inspire confiance aux dames et tes poings méfiance aux messieurs.

– C'est des légendes, tout ça. Je suis un gentleman doublé d'un non-violent.

– Si tu le dis... Il y a des toilettes, dans ce bouge ? »

Je lui les ai indiquées et il m'a laissé seul à la table. J'ai enfin réussi à capter le regard de la serveuse et je lui ai fait comprendre que je voulais un deuxième hamburger. C'est à ce moment-là qu'une ombre est venue s'écraser sur la table. J'ai levé la tête : c'était juste Brian.

« C'est vraiment pas ton jour, on dirait, Marlowe. »

Il m'a pris par le revers de ma veste et m'a soulevé à hauteur de ses yeux, renversant au passage ma chaise.

« Brian, deux fois dans la même journée, c'est abuser de ma patience, tu sais. Je te conseille de me reposer, sinon... »

– Sinon, quoi ? »

Je lui ai montré.

Mon genou droit a frappé là où ça fait mal et il m'a relâché. Alors qu'il se pliait en deux de douleur, la pointe de son menton qui descendait a croisé mon poing qui remontait. Pendant qu'il s'écroulait, je me suis rassis.

La serveuse arrivait avec mon hamburger. Elle n'a même pas jeté un regard à Brian : elle avait l'habitude de ce genre de manifestation d'amitié virile.

« Vous pourrez m'apporter un sac rempli de glaçons, s'il vous plaît ? »

C'est toujours très douloureux d'explicitier un "sinon". J'ai sorti mon calepin et mon stylo de la poche intérieure de ma veste. J'ai arraché un papier sur lequel j'ai griffonné "*Sans rancune, C.M.*" Teddy, en revenant, a dû enjambrer le corps de juste Brian pour regagner sa chaise. Son gros visage rayonnait de la joie de qui vient d'avoir le dernier mot dans un débat. Première fois que je le voyais sourire. C'est une pensée un rien destabilisante mais, lorsqu'il souriait, il ressemblait un peu à mon grand-père.

« Un non-violent, hein ? »

– Combien lui as-tu donné ?

– Moi ? J'étais aux toilettes.

– Combien lui as-tu donné ? »

Nos regards se sont accrochés quelques secondes avant que son sourire ne s'élargisse.

« Cinquante. Comment tu as su ?

– Il aurait vendu sa mère plutôt que de porter la main sur un employé du Croque-Mort. Sauf bien sûr si c'était un employé plus gradé du Croque-Mort qui l'engageait pour cela.

– T'es un malin, toi. »

J'ai plié un billet de cinquante avec mon petit mot et j'ai glissé le tout dans une poche du jean de juste Brian. La serveuse m'a donné mon sac de glace et j'y ai plongé la main.

« Ce matin, tu l'as laissé t'emporter ?

– C'est une de mes techniques. Me faire tabasser, trouver qui m'a fait tabasser, trouver pourquoi il m'a fait tabasser. Efficace.

– Tu as tout de même failli y passer.

– Je m'en suis sorti.

– Tu veux me faire croire que tu savais que j'allais venir te sortir de là ? »

Dans mon métier, il est très important de sauvegarder sa réputation. Tous les privés savent ça. Sauf que les moins malins croient qu'il faut avoir la réputation d'être malin. *Grave erreur*. Un type malin est un type dangereux, un type dangereux ça s'élimine.

J'aurais pu hocher la tête d'un air entendu. J'ai préféré dire la vérité.

« Non. En fait, je pensais que j'allais me retrouver cagoulé dans une cave, qu'une voix mystérieuse me dirait de ne pas m'occuper de cette affaire, qu'on m'assommerait encore et qu'on finirait par me jeter de l'arrière d'une camionnette, au milieu de nulle part, vêtu de mon seul caleçon. Je t'assure qu'une chambre froide ce n'est pas le meilleur endroit pour se rendre compte qu'on s'est trompé. »

Teddy venait de découvrir qu'un des bouts marrons dans sa salade était en fait une limace. Il écarta définitivement son assiette.

« Et la nuit dernière, tu avais aussi une idée derrière la tête ?

– Ah, non. La nuit dernière, j'étais bourré, c'est tout. »

Chapitre onzième

B IEN PLUS TARD dans la soirée, je dormais seul sur mon canapé, baigné dans la lumière bleutée de la télévision et l'odeur de la demi pizza froide qui gisait sur la table du salon. Je ne sais pas exactement de quand datait cette pizza mais son odeur avait eu le temps de s'habituer à mon appartement, elle avait pris possession des lieux et se sentait bien dans mon canapé. Et dans mon lit. Et dans les rideaux, la moquette, mes vêtements. Je ne sais pas non plus de quand datait le film qui passait mais ils n'avaient pas lésiné sur les violons.

Soudain, quelque chose m'a dérangé dans mon sommeil ; j'ai ouvert les yeux. Je suis resté quelques instants immobile et silencieux, à tendre l'oreille et à retenir ma respiration. Il n'y avait dans tout l'appartement que le sifflement que fait le silence quand on essaie de l'écouter. À force de m'efforcer d'être immobile, je commençais à trembler ; à force d'être silencieux, je peuplais la pénombre de murmures.

Il y avait quelque chose dans la cuisine.

Je me suis levé très lentement, je respirais très calmement et j'ai marché très légèrement. Autant dire que les ressorts du canapés ont grincé comme jamais, que je haletais comme un terre-neuve après un steeple-chase et que le plancher à craqué latte après latte. Il y a des auteurs qui vous parlent de privés qui traversent comme une ombre la nuit calme. Je parie tout ce que vous voulez qu'ils n'ont jamais essayé, ces auteurs-là, d'aller de nuit aux toilettes sans réveiller le chien du voisin d'à-côté.

Quand je suis arrivé dans la cuisine, il n'y avait rien. Rien sinon mon satané frigo qui cliquetait et claquait encore et encore. Ce truc était encore sous garantie, c'est désespérant : il m'avait coûté une affaire d'adultère entière, ce machin, et il faisait plus de bruit que l'antiquité que j'avais avant. Il faisait plus de froid aussi, cependant, c'était déjà ça. Enfin, bref. Il était tard, j'ai décidé d'aller me coucher.

Mais quand je suis repassé dans le salon pour éteindre la télé, je n'étais pas seul. Il y avait juste Brian. Et, derrière lui, Teddy Bear.

« Comment êtes-vous entrés ?... Non, oubliez cette question. Qu'est-ce que vous foutez là ? Ensemble ? »

Teddy Bear me regardait en souriant. Il a gardé le silence, juste Brian a parlé.

« C'est vraiment, vraiment, vraiment pas ton jour, hein, Marlowe ?

– Qu'est-ce que... »

Il a foncé sur moi comme un taureau sur un matador et m'a jeté sur son épaule. Je ne suis pas nécessairement à mon meilleur lorsqu'on me surprend au milieu de ma nuit. J'ai vaguement protesté mais juste Brian n'avait pas l'air très intéressé. Teddy Bear nous suivait en souriant toujours.

« Teddy ? Tu fais quoi, là ?

– Je prends soin des investissements de monsieur Del Pedro.

– Je *suis* un investissement de monsieur Del Pedro !

– Oui, et ?

– Et tu devrais peut-être prendre soin de moi, non ?

– Bah. Tu es toujours intact, non ? »

Entier, en tout cas. Mais l'épaule musculeuse de juste Brian s'enfonçait dans mon abdomen et me coupait la respiration ; si je restais trop longtemps ainsi en apnée, je risquais des dommages cérébraux irréversibles — j'avais entendu la phrase dans *Urgences*, la semaine précédente, ça ne m'a pas aidé à ne pas paniquer.

On s'est retrouvé sur les docks, tous les trois. Tous les trois plus un gros bloc de ciment. Un gros bloc de ciment dont dépassait une chaîne reliée à une paire de menottes. Là, j'ai plus que vaguement protesté.

« Teddy ! C'est le moment de prendre soin des investissements de monsieur Del Pedro, non ? ! ?

– Tu as raison. »

Juste Brian venait de me jeter par terre à côté du bloc. Teddy a marché jusqu'à lui et lui a tapé sur l'épaule pour attirer son attention.

« Tu feras gaffe à pas le rayer, hein ? Monsieur Del Pedro est très attaché à ce bloc de béton.

– Moins que Marlowe, j'suis sûr. Arf, arf, arf. »

Je n'aimais pas son rire. Mais j'aimais moins encore le pincement des menottes sur mon poignet.

« Vous faites ça pour me faire peur, hein ? Pour me faire passer un message, hein ? Genre, ne mets pas ton nez là où tu dois pas le mettre et tout ce genre de chose, hein ? Je vais vous dire : il est passé le message. Cinq sur cinq. D'ailleurs je ne mets jamais mon nez nulle part, je suis très fragile du nez depuis que je me le suis cassé au collègue en me donnant un coup de genou dedans... »

Juste Brian a pris le gros bloc de ciment et l'a jeté dans l'eau. J'ai regardé la chaîne se dérouler et se précipiter à sa suite, j'ai entendu chaque maillon tinter en heurtant le bord du quai, j'ai senti les menottes qui m'entraînaient.

L'eau noire et sale m'embrassa, me pénétra, m'assomma.

Je me suis réveillé en hurlant, seul sur mon canapé, baigné dans la lumière bleutée de la télévision et l'odeur des restes de nourriture chinoise froide qui vieillissaient sur la table du salon. Je ne sais pas trop quand j'avais mangé

chinois pour la dernière fois mais ce carton avait eu le temps de développer une flore originale que commençaient à coloniser de petites bestioles multicolores. Je ne sais pas non plus de quand datait le film qui passait mais ils n'avaient pas lésiné sur les cuivres.

J'étais en sueur et je me serais damné pour un verre de lait.

Quand je suis arrivé dans la cuisine, mon satané robinet plic-plocait au dessus d'un plein évier de vaisselle sale. Plus un verre de propre dans mes placards. J'ai ouvert le frigo et, frissonnant dans le froid ventilé et la lumière hygiénique, j'ai bu le lait à la bouteille. Une goutte vagabonde à glissé le long de mon menton, est tombée sur mon sternum, s'est fauflée entre mes pectoraux, a serpenté le long de mes abdominaux avant d'aller se perdre dans mon nombril. Je devais être sexy en diable, dommage que personne n'était là pour voir ça. Enfin, bref. Il était tard, j'ai décidé d'aller me coucher.

Mais quand je suis repassé dans le salon pour éteindre la télé, je n'étais pas seul. Il y avait l'homme de main du Cachalot qui m'attendait dans mon canapé. Il s'est levé en m'entendant arriver.

« Comment diable arrivez-vous à entrer dans ce T-shirt ? . . . Non, oubliez cette question. Qu'est-ce que vous foutez là ? »

Mon sens des priorités est plutôt lent à se réveiller.

« Le Cachalot m'a demandé de venir te rappeler que c'est le Mexicain qui a loué son entrepôt.

– Oui, je sais, elle me l'a dit.

– Elle avait peur que tu aies oublié. Et puis elle m'a donné ça pour toi. »

Il m'a tendu une grosse enveloppe marron. J'ai jeté un œil à son contenu : relevés de notes, empreintes dentaires, états de service militaire. À quoi cela rimait-il ?

« J'ai un album photo, aussi, si tu veux. »

On s'est assis, tous les deux, sur le canapé et on a feuilleté ledit album. Il racontait toute la vie du Mexicain. Lui recouvert de liquide amniotique dans les bras d'une infirmière souriante. Lui prenant son bain dans une baignoire en plastique orange. Lui, adulte, au milieu d'une partie de beach volley. Lui, l'air louche, refermant la porte d'une chambre froide. Il n'était pas du tout comme je l'avais imaginé. Je m'étais attendu au sombrero, bien sûr. Mais j'aurais pensé que le Mexicain était un homme. On va encore dire que je suis un macho rétrograde mais je pensais vraiment que parrain du milieu, c'était un boulot d'homme. Pas de souris.

Une photo a retenu mon attention.

« C'est quoi ça ? »

– Ça, c'est le Mexicain franchissant illégalement la frontière. »

C'était la photo d'un train à vapeur. Le genre de photo criante de réalisme qui vous donne envie de vous écarter pour sauver votre vie. On voyait même le train siffler.

C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. On *voyait* même le train *siffler* ? Ben, voyons !

Je me suis réveillé, tout courbaturé, dans mon canapé. Il restait quelques frites dans la barquette posée sur la table basse ; à la télé, c'était l'heure du télé-achat. Il faisait grand jour et le téléphone sonnait. Fort.

C'était Teddy, il m'appelait pour me dire qu'il à cinq minutes de mon appartement. J'ai attrapé ma montre : il n'était que huit heures.

J'aimais de moins en moins l'allure que prenait ma vie.

Deuxième partie

The Man with the Hole
in his Sugar-Free, Extra-Bright,
Menthol-Flavored Smile

Chapitre douzième

J'AVAIS REMIS À TEDDY la liste des questions qu'il devrait poser et il l'avait apprise tandis que je prenais ma douche. C'était la base du Grand Plan que j'avais développé en préparant mon petit déjeuner. En règle générale, mieux vaut se méfier des plans qu'on trouve en farfouillant dans une boîte de céréales mais ce Plan-là, il était fort, très fort.

J'avais suivi Teddy Bear dans le bureau du Mexicain ; je me tenais debout derrière son fauteuil et j'essayais d'arborer l'expression de stupidité menaçante du garde du corps lambda. J'observais en n'écoutant ce qui se disait que d'une oreille distraite. Teddy Bear posait avec application les questions que je lui avais dictées, il me faisait un compte-rendu, je pouvais laisser mon esprit vagabonder. C'était lui, pour le coup, les yeux, les oreilles et le bras de monsieur Del Pedro.

Ce qui était bizarre, c'est que le Mexicain n'avait pas dit un mot depuis que nous étions entrés. Celui qui discutait avec Teddy, c'était mon alter ego. C'est lui que j'avais remarqué le premier en entrant dans le bureau : il se tenait derrière le fauteuil de son patron comme moi derrière celui de Teddy. Mais ce n'était pas le gorille standard. Le gorille standard, il est musclé ascendant difforme — rares sont ceux capables de garder leurs bras le long de leur corps ; lui était plutôt le genre de type qu'on imagine se rasant torse nu dans une salles de bain carrelée que traversent parfois des avions. Le gorille standard, lorsqu'on le met dans un costume, quel qu'en soit le prix, il est boudiné en certains endroits, il a les bras trop longs pour les manches et les jambes trop courtes pour le pantalon ; lui portait mieux son Versace que ces mannequins au plastique impeccable qu'on croise dans les magasins. Le gorille standard, il parle peu, à mots hésitants, en phrases courtes ; lui usait de la langue comme d'un outil de pouvoir et de séduction, argumentant et plaisantant tour à tour.

“Mais on se lasse aussi de faire le tour d'une chose parfaite, cela fait touriste tout à coup.” Celui que je ne quittais pas du regard, c'était le Mexicain lui-même.

Finalement, il n'était pas une souris. Plutôt une sorte de beau blond ténébreux. Athlétique mais pas musculeux, des traits fins mais virils, des mains fortes mais soignées. Avec ses vêtements de *fashion victim* et son élégance discrète, il semblait autant à sa place dans ce grand fauteuil de cuir

noir que Blofeld sur le podium d'un défilé de mode. D'ailleurs, il n'écoutait pas la conversation, semblait perdu sans ses pensées, se cachait derrière un masque de triste colère.

Je n'avais pas encore vu ses yeux, qu'il gardait baissés, fixés autant que je pouvais en juger sur un porte crayon, lorsque finalement il a levé la tête. Dans un mauvais roman, on écrirait que nos regards se sont croisés. Ce qu'ils n'ont pas fait. C'est son regard, un regard étonnamment doux, merveilleusement bleu, qui est venu chercher le mien, a retenu son attention et l'a sué conserver.

Un bref sourire étrange a éclairé son visage et il a levé la main, calmement, amplement, souverainement. Les deux autres se sont tus.

« Monsieur Schiavelli, je crains de vous n'être d'aucune utilité. Je suis sûr que mon avocat saura répondre à toutes vos questions. »

Avocat ? J'ai déshabillé mentalement le gorille du Mexicain, je l'ai rhabillé de blanc — short blanc, polo blanc, chaussettes et chaussures blanches, une serviette blanche autour du cou — et je l'ai imaginé sur un court de squash. Puis je l'ai redéshabillé et lui ai rendu son costume. Un avocat, bien sûr, j'aurais dû m'en douter.

Enfin, bref. C'était une manière de nous foutre à la porte de son bureau et j'ai eu peur un instant que Teddy Bear ne se laisse pas faire. Mais il s'est levé finalement.

« Bien sûr, Monsieur. Merci de nous avoir reçu. »

Le faux gorille mais vrai avocat du Mexicain s'est avancé vers nous, a ouvert la porte et nous a montré la sortie.

« Par ici, Messieurs. Je vous suis. »

Teddy avait déjà franchi le seuil lorsque le Mexicain a repris la parole.

« Monsieur Marlowe, ces Messieurs risquent de discuter des heures. Pourquoi ne patienteriez-vous pas dans mon bureau ? »

Teddy a voulu protester mais l'avocat l'a entraîné dehors et a fermé la porte derrière eux.

J'étais seul avec le Mexicain.

Chapitre treizième

« **A**SSEYEZ-VOUS, je vous en prie, Monsieur Marlowe. Puis-je vous proposer un verre ? Vous êtes amateur de whisky, à ce que je crois. »

Personne ne lui avait dit mon nom. Ou, plus exactement, quelqu'un lui avait dit mon nom, de toute évidence, mais ce n'était ni Teddy ni moi. Personne ne lui avait dit non plus que j'étais amateur de whisky mais, s'il me savait détective privé, la déduction n'était pas très difficile.

Il a dû prendre mon silence pour un oui et s'est dirigé vers un petit petit secrétaire tout de marquetterie, dans un coin de son bureau. Il me tournait le dos. J'étais là, debout, au milieu de la pièce, moi dont il savait que je bossais pour monsieur Del Pedro et il me tournait le dos. J'étais perplexe. Le secrétaire devait renfermer un petit frigo : j'ai entendu le tintement des glaçons dans les verres.

Je me suis assis.

Il est revenu à son fauteuil, a posé les deux verres sur son bureau et m'a adressé un autre de ces courts sourires. Il y avait quelque chose de vraiment perturbant dans ces sourires, mais je n'arrivais pas à dire précisément quoi.

« Savez-vous, Monsieur Marlowe, que vous avez déjà travaillé pour moi ? »

C'était un jeu. J'ai attendu en silence qu'il me montre ses cartes.

« Vous souvenez-vous de l'affaire Gordon ? »

– Une petite frappe qu'on avait retrouvé flottant dans le port. Sa *sœur* m'avait engagé pour trouver qui l'avait suicidé. »

J'avais toute son attention.

« Ce qui m'avait un peu surpris, à l'époque, je dois le dire. Vu que Gordon était fils unique.

– La "sœur" était une actrice prête à tout pour un sourire de mon avocat. M. Gordon était un proche collaborateur.

– Si je me souviens bien, c'était un vague idiot que tout le monde appelait Alf qui l'avait poussé au suicide par dessus le parapet d'un pont. Ce doit être par remors qu'il s'est lui aussi jeté dans le port une semaine plus tard.

– Sans doute.

– Alf travaillait pour le Cachalot, à l'époque, non ? »

Nouveau sourire éclair.

« Je sais reconnaître un joueur qui bluffe quand j'en vois un, Monsieur Marlowe.

– Je m’en serais voulu de ne pas essayer, Monsieur.

– Gardez donc le “Monsieur” pour votre employeur, Monsieur Marlowe. »

Il parlait d’une voix aiguë mais qui, contre toute vraisemblance scientifique, semblait receler des harmoniques plus graves — comme un chat qu’on entendrait ronronner en même temps qu’il miaule — et avec une diction si précise que chacun de ses mots semblait ciselé, ouvragé conçu pour vous toucher sinon vous blesser. Entre deux de ses sourires, il se réfugiait derrière une façade d’irritation ; mais ce n’était pas tant ma présence que la sienne dans ce bureau qui semblait lui peser.

« Je ne peux tout de même pas vous appeler “Mexicain”, ce surnom vous va plutôt mal. Mais j’imagine que c’est celui de votre infortuné et décédé prédécesseur.

– C’était le surnom de mon père. »

Dans notre jargon, c’est ce que, techniquement, nous appelons une bourde monumentale. Il n’y eut pendant quelques instants que le bruit glacial du whisky frappé dans les verres. Il a repris d’une voix lente et douce.

« Comme vous devez commencer à l’apprendre, Monsieur Marlowe, on ne choisit pas toujours d’entrer dans ce milieu. » Encore un sourire éclair.
« Appelez-moi donc Jeff. »

Un aspect positif de ce métier, c’est qu’il permet de rencontrer des gens intéressants, de discuter avec eux, d’apprendre à les connaître. Le revers de la médaille, c’est qu’en général on met ce qu’on apprend d’eux dans des dossiers cartonnés, on entretient la discussion en cognant sur nos interlocuteurs et on ne lie *jamais* amitié avec eux.

« *Monsieur*, il y a un autre endroit où on ne choisit pas d’entrer non plus.

– Un entrepôt frigorifique, par exemple ?

– Un entre. . . »

Je l’ai dit, je suis partisan des interrogatoires où je n’ai rien à dire. Mais il y a des limites, tout de même.

« Bon, je vous propose un marché : vous me dites tout ce que vous comptiez de toute manière me dire et je promets de ne pas vous interrompre.

– Monsieur Marlowe, me pensez-vous assez stupide pour faire enfermer quelqu’un dans un entrepôt dont le bail est à mon nom ?

– Vous pourriez m’avoir fait enfermer en pensant que je serais assez stupide pour croire que vous ne seriez pas assez stupide pour m’y faire enfermer.

– Je n’ai aucune raison de vous croire stupide. Hors votre musculature, j’entends. »

Et je n’avais aucune raison de *le* croire stupide, à part sa beauté. Mais ça ne se dit pas.

« Connaissez-vous des gens qui auraient intérêt à vous piéger, Monsieur ?

– Quelques uns, oui, Monsieur Marlowe.

– Dont vous me donneriez la liste ?

– Monsieur Marlowe. . . Vous avez sans doute donné à Monsieur Schiavelli une liste de questions à poser ; j’ai en tout cas donné à Kevin — j’aurais dû m’y attendre, l’avocat avait une tête de Kevin ou de Max, à la limite — une liste des réponses à donner. Plutôt que de jouer à ces petits jeux, nous pourrions peut-être discuter comme des *gentlemen* ?

– Je ne connais rien à la chasse à courre, désolé. »

Ce n’était pour tout dire pas la première fois qu’on essayait comme lui de faire copain-copain avec moi, de prétendre un instant ignorer que c’était nos armes qui risquaient d’avoir le dernier mot et de maintenir un instant et contre toute évidence l’illusion que nous étions tous des hommes civilisés. Bizarrement, ces philanthropes qui veulent me faire croire que je peux discuter avec eux comme avec ma boulangère n’apprécient pas trop mon humour. Ils deviennent tout rouges, pincent les lèvres et disent des choses comme “*puisque vous ne me laissez pas d’autre choix.*”

Mais pas lui. Il m’a juste regardé, l’air un peu atterré, un peu déçu. Comme si ma plaisanterie n’était pas digne de moi — ou de l’idée qu’il avait de moi. J’ai failli faire amende honorable et dire quelque chose d’intelligent mais le destin m’a évité cet écart par rapport à ma conduite habituelle : on a frappé et, sans attendre de réponse, Kevin — Dieu ! que je n’aime pas ce prénom. . . le jour du nécessaire procès de tous les parents de Kevin, je tiens à être procureur — a pointé la tête dans le bureau.

« Je crois qu’on s’est dit tout ce qu’on avait à se dire, Jeff. »

Le Mexicain s’est levé en même temps que moi et m’a serré la main. J’ai senti dans sa paume un petit papier plié comme les mots doux qu’on s’échangeait au collègue ou comme les billets qu’on passe à certains policiers.

« Il faudra que vous reveniez terminer cette fascinante conversation, Monsieur Marlowe.

– Soyez sûr que je n’y manquerai pas. »

J’ai mis d’un geste nonchalant le papier dans la poche de mon pantalon. Teddy se tenait juste derrière *Kevin* ; avait-il vu l’échange ? je n’en savais rien.

C’est Kevin qui nous a raccompagné. Quand nous nous sommes retrouvés seuls dans la voiture, Teddy m’a demandé de quoi le Mexicain et moi avions discuté.

« De chasse à courre.

– De chasse à courre ?

– Oui, et de water-polo.

– Ah ? C’est amusant, Kevin m’a dit qu’il pratiquait le water-polo. »

Évidemment.

Chapitre quatorzième

L'ÉCONOMIE LOCALE était simple à comprendre : le port, on l'a dit, était contrôlé par le Cachalot ; Johnny le Boucher avait la main haute sur les abattoirs ; Blanche-Neige était le baron de la drogue. Et ainsi de suite : à Taxi Bob les transports en commun, à Smelly Jack le ramassage des ordures, à Clarke Gamble les casinos. L'habit ne fait pas le moine mais le surnom, si — il n'y avait guère que le Croque-Mort dont personne ne voulait trop comprendre pourquoi il s'occupait des travaux publics.

Il fut un temps — mon grand-père a connu cette époque — où un seul parrain régnait sur la ville. Et, un jour, la police a fini par le coincer. Pour ne pas avoir mis d'argent dans un parcmètre ou quelque chose comme cela. Et, plutôt que de s'entretuer, ses barons ont alors décidé de se partager en bonne intelligence la ville. Et, avec l'humour un peu piteux sur les bord qui caractérise les gens du milieu, ils s'étaient donné des surnoms qu'ils trouvaient désopilants. Mais ils ne sont pas arrêtés aux surnoms : c'est de cette époque que datent toutes les usines de confection féminine de la ville. Ils voulaient tous en avoir une. Vu qu'ils étaient désormais des gros bonnets.

Et le plus dingue est que ce partage de la ville a perduré, sans heurts. Oh ! il y a eu des morts, bien sûr, on ne peut empêcher l'ambition. De jeunes loups veulent toujours se faire aussi gros que le Cachalot, et certains finissent par y parvenir. Les hommes passent, les surnoms restent : l'actuel Clarke Gamble s'appelle Howard, il y a eu un Blanche-Neige nain. Les surnoms et les empires avec.

Mais dans ce système admirable, je ne voyais pas trop ce que venait faire le Mexicain. Le marché des bars à tapas ne devait pas être si juteux qu'il faille un Mexicain.

Teddy a terminé de mastiquer sa gigantesque bouchée de sandwich au poulet — sans mayonnaise ni ketchup — avant de me répondre.

« Cinéma. »

J'ai mordu pensivement dans mon hotdog. Cinéma ? Ça se tenait, l'industrie du cinéma s'était implanté en ville après le Grand Partage. Le parrain du cinéma pouvait très bien avoir été appelé le Mexicain *simplement* parce qu'il était mexicain. Cela ne me disait pas vraiment pourquoi le Mexicain louait un entrepôt frigorifique où il conservait des carcasses de bœuf mais, parfois, il vaut mieux ne pas tout savoir.

Nous avons acheté notre repas dans un snack avant de garer la voiture sur un quai du vieux port. À titre exceptionnel, il ne pleuvait pas ; appuyés sur le capot, nous regardions les porte-containers passer. Teddy ne m'avait sans doute pas vu prendre le papier du Mexicain, sinon il aurait déjà posé des questions. Pas nécessairement très poliment, d'ailleurs. Sitôt notre repas terminé, il allait me demander où nous devions aller, qui nous devions rencontrer, ce que nous devions faire.

Et je n'en avais pas la moindre idée.

Ce que je savais ne servait à rien. Cela n'avait même aucun sens. D'un côté on essayait de tuer monsieur Del Pedro, de l'autre on essayait de piéger le Mexicain. Car, cette fois-ci, plus de doute, on essayait de le piéger : l'embauche de L'Homme au Trou n'était pas anodine. La seule personne dont on était sûr qu'elle ait déjà eu affaire avec lui était le Mexicain. Et, Kevin l'avait laissé entendre à Teddy, le Mexicain l'avait alors engagé pour éliminer la petite frappe qui avait tué son père — petite frappe qui bossait pour monsieur Del Pedro.

Le Mexicain avait le moyen — l'Homme au Trou — et le mobile — la vengeance filiale. De toute évidence, on me prenait pour un con.

Aucun des gros bonnets n'avait intérêt à tuer le Croque-Mort — surtout pas un petit parrain comme le Mexicain, dont j'ignorais même l'existence deux jours plus tôt. Car aucun des gros bonnets ne pouvait tolérer qu'un des autres se mette à grossir. C'était ça qui maintenait le Grand Partage en l'état.

La police n'avait aucun intérêt non plus à tuer le Croque-Mort — ce genre de chose s'était déjà vu. Ç'aurait été le meilleur moyen de créer une guerre des gangs.

Personne n'avait le moindre intérêt à tuer le Croque-Mort.

« La fille de monsieur Del Pedro, elle s'entend bien avec son père ? »

J'ai senti la température chuter de quelques degrés. Teddy a très, très lentement terminé son sandwich au poulet en respirant très, très bruyamment par le nez. Il a sorti très posément un paquet de kleenex de sa poche, l'a ouvert avec des gestes délicats et en a sorti un avec lequel il s'est essuyé la bouche. Il a remis paquet et mouchoir usagé dans sa poche, toujours en silence.

Puis il a pris une grande inspiration.

« Marlowe, je crois que je t'aime bien. Alors je vais te donner un ou deux conseils. Tu ne l'as pas fait exprès mais tu as mis les pieds dans un milieu dangereux. Je serais toi, je résoudrais cette affaire au plus vite, je déménagerais le plus loin possible et je retournerais à mes adultères, à mes fraudes fiscales et à mes petits meurtres sans gravité. Monsieur Del Pedro est un homme dangereux, Madame Del Pedro est une femme dangereuse. Moins tu te froteras à eux, mieux tu te porteras. Ceci dit c'est à toi de voir.

» *Mais* si tu embêtes la gamine ou le gamin, je t'assure que je veillerai

très personnellement à ce que ce soit la toute dernière erreur de ta carrière.

» Maintenant, pour répondre à ta question, oui, mademoiselle Del Pedro s'entend très bien avec son père.

– C'est tout ce que je voulais savoir.

– À ton service. D'autres questions ?

– Merci, mais pour l'instant c'est bon. »

Ce genre d'échanges viriles sont monnaie courante, dans mon métier, mais ça ne veut pas dire qu'on est obligé de les tolérer. Ceux qui s'amuse à me parler sur ce ton ont intérêt à être bien armés s'ils ne veulent pas voir de quel bois je me chauffe. Pourtant, une fois n'est pas coutume, cette défense inattendue des deux tourtereaux m'a rendu Teddy très sympathique.

« Et on fait quoi, maintenant ? »

C'était une bonne question. J'aurais bien fait la tournée des indics mais Teddy leur aurait fait peur, j'aurais bien fait la tournée des bars mais il était un peu tôt. J'aurais bien fait la sieste aussi mais ce n'était pas à ça qu'on me payait.

Plus que tout, je serais bien retourné voir le Mexicain, sans chaperon. Savoir ce qu'était ce papier, déjà. Et voir s'il n'avait pas une ou deux longueurs d'avance sur moi. Mais je ne voyais pas trop comment me débarrasser de Teddy. Cette petite contrariété m'agaçait plus qu'elle n'aurait dû. J'étais de méchante humeur.

J'avais envie de faire chier le monde. J'ai eu un sourire mauvais. Enfin, un sourire dont j'aime à penser qu'il est mauvais. Et sadique, aussi.

« L'inspiration m'est venue dans la nuit. J'ai d'autres questions à poser au Cachalot. »

Chapitre quinzième

BON, C'EST VRAI, si je suis retourné voir le Cachalot, c'est essentiellement parce que j'en avais marre d'avoir Teddy sur le dos, de ne pas pouvoir mener mon enquête comme je le voulais et de ne pas pouvoir retourner discuter tranquillement avec le Mexicain. Et que, quand je suis grognon, je vire vite pénible. Tout ça, je l'admets.

Il n'empêche que c'était une idée qui s'est révélée plutôt géniale. Ou, à tout le moins, inspirée. Car c'est là, chez le Cachalot que j'ai pour ainsi dire trouvé *la* pièce qui me manquait pour que tout fasse sens. Qu'après j'aie été infoutu de l'utiliser convenablement est une toute autre histoire.

Vous avez déjà vu un de ces films où pour Dieu sait quelle raison un vétérinaire donne un jeu pour gamin à un orang-outan et où la bestiole essaie de ses grosses mains velues de faire rentrer un cylindre dans un trou carré pendant trois quarts d'heure avant de tenter le trou triangulaire ? Au bout d'une heure de plus, de guerre lasse, le singe essaie à tout hasard le trou rond, ce qui pousse le vétérinaire à écraser une larme devant la caméra en s'extasiant sur l'intelligence du mannequin pour pneu qui, en général, à ce moment-là, commence à se palucher en arrière-plan en jetant un regard lubrique au preneur de son. Vous en avez vu, hein ? des documentaires comme ça. Eh, bien, franchement, je pense *a posteriori* que même ce pervers d'orang-outan aurait fait meilleur usage que moi de "*la pièce qui me manquait pour que tout fasse sens.*"

Enfin, là, je me mets à raconter dans le désordre.

À peine Teddy avait-il mis le contact que la pluie se mettait à tomber et, bersé par son murmur sur le toit de la voiture, j'ai réussi le petit exploit de m'endormir entre le vieux port et les docks. Je n'ai en revanche pas réussi celui de ne pas baver dans mon sommeil mais c'est le contraire qui m'aurait surpris.

Que Teddy aie dû me réveiller au milieu d'un rêve plaisant n'a pas amélioré mon humeur.

Nous n'étions pas attendu, nous ne nous étions pas fait annoncer et pourtant le comité d'accueil était impressionnant. Des hommes en armes gardaient le hangar où le Cachalot avait son bureau. Beaucoup d'hommes en beaucoup d'armes. Et pas que des locaux : parmi les Popeyes de la maîtresse des lieux, des costumes gris sombre à fine moustache. Tous sur les dents.

Notre arrivée a semblé agacer particulièrement les costumes sombres qui se sont mis à crier en espagnol et à agiter un peu trop à mon goût leurs fusils mitrailleurs. Mais les gars du Cachalot nous avaient reconnu comme une marchandise précieuse, du genre qu'on ne balance pas dans les eaux huileuses du port. Pas sans en référer au patron en tout cas.

Ils nous ont escorté à l'intérieur du hangard et nous ont fait asseoir dans un petit coin sombre derrière des caisses. De toute évidence, ils ne voulaient pas qu'on voie ceux qui allaient sortir du bureau du Cachalot.

J'ai l'esprit de contrariété.

Un garde était resté avec nous dans le gourbi. Il s'était assis sur une caisse, avait posé sa mitraillette juste à côté de lui et avait allumé une cigarette. Une manière de nous faire comprendre qu'il n'était pas là pour nous surveiller — grands dieux ! non ! — mais que justement c'était l'heure de sa pause et qu'il s'était dit qu'il allait venir nous tenir compagnie. Dans ce recoin poussiéreux, sombre et étouffant. Le Cachalot nous prenait avec des pincettes, c'était bon à savoir.

Comme tous les hommes de main de la maison, le nôtre portait un T-shirt indécentement moulant et un jean suggestivement étroit — la Patrone devait aimer avoir l'œil sur ses employés. Avec un peu d'expérience, on voit bien la différence entre le gorille sauvage et le gorille élevé en salle de musculation. Pas de doute sur celui-ci. Un diamant à l'oreille droite, la cigarette tenue du bout des doigts, le poignet cassé et — je ne voyais pas bien dans la pénombre mais j'en avais bien l'impression — les sourcils épilés.

Le coup du sandwich au thon devait pouvoir marcher.

J'ai desserré un peu plus le nœud de ma cravate et écarté le col de ma chemise. Je commençais à respirer bruyamment. J'ai cherché du regard, tout autour de nous, une arrivée d'air, une ventilation, n'importe quoi. Je me suis mis à transpirer. J'ai pris une profonde inspiration que j'ai conservée le plus longtemps possible dans mes poumons.

Le plus discrètement possible, pour ne pas alerter notre géolier, je me suis penché vers Teddy.

« Il était bon, toi, ton sandwich ?

– Bah, oui. . .

– Ah. »

Je me suis épongé le visage avec mon mouchoir. Je respirais désormais très bruyamment, d'un souffle saccadé, entrecoupé de hoquets. Le gorille me regardait, inquiet. Je me suis repenché vers Teddy.

« Il était au thon, le tien ?

– Poulet.

– Il était bizarre, le thon. »

J'ai mis ma main droite devant ma bouche avant de murmurer le plus fort que je pouvais :

« Je crois que je vais être malade. »

Notre garde a bondi sur ses pieds, m'a pris par le bras, m'a levé — il était costaud, le bougre — et m'a obligé à le suivre. Il était tout pâle, le pauvre garçon.

« Je vais vous montrer les toilettes. »

Je l'ai suivi hors de notre recoin, une main sur l'estomac, l'autre plaquée hermétiquement sur la bouche, en titubant légèrement et en grimaçant douloureusement. Teddy nous a accompagnés en murmurant des paroles d'encouragement. Deux ou trois autres gardes ont ralenti notre progression mais tous nous laissaient passer dès que notre *escort-boy* leur expliquait de quoi il retournait.

L'escalier métallique qui descendait du bureau du cachalot était apparemment sur le chemin des toilettes. C'est là que je me suis plié de douleur en grognant. Teddy a été parfait dans le rôle du garde-malade attentionné : il m'a pris par les épaules, m'a soutenu et m'a encouragé à respirer fort. Enfin, parfait... Pas tout à fait. Il aurait été parfait si j'avais été en train d'accoucher. Mais, en l'occurrence, ni moi, ni les gardes qui ne savaient trop quoi faire n'y avons trouvé à redire.

Le Cachalot, si.

Alertée par mes cris, elle avait ouvert la porte de son bureau pour voir ce qui se passait. Et, voyant mais n'aimant pas ce qui se passait, elle a demandé des détails.

« C'est Marlowe, Madame, il se sent pas bien. »

J'ai tourné vers elle mes yeux de lapin malade, tout emplis de larmes tant j'avais hurlé. Ça n'a pas été suffisant pour l'attendrir mais plus que suffisant pour me laisser voir les deux hommes qui, derrière elle, essayaient de profiter du spectacle par-dessus son épaule.

C'étaient *eux* la pièce qui vous savez quoi.

« Emmenez-le aux toilettes. Si ça ne suffit pas, traînez-le voir Doc Fool : il saura mettre fin à ses souffrances. »

Toujours plié en deux, j'ai suivi notre garde jusqu'aux toilettes. La couture d'une des poches arrières de son jean était en train de se déchirer.

Sitôt enfermé, seul, dans les toilettes, je me suis assis confortablement et j'ai sorti de la poche de mon imperméable un journal roulé. Pour donner le change, j'ai toussé, grogné et produit les quelques bruits de circonstance. Sans y mettre trop de cœur non plus : notre garde avait dû s'éloigner, déjà nauséux lui-même, à mon premier râclément de gorge.

J'ai déplié le journal, sorti un stylo de ma veste et commencé à griffonner. Tout était là, devant moi ; il n'y avait plus qu'à relier les points. Ce n'était plus très difficile désormais, un enfant de quatre ans aurait pu le faire. En quelques coups de crayons, c'est devenu évident : c'était Oncle Picsou.

Un coup d'œil à ma montre et j'ai replié mon journal : fini la page des jeux pour enfants, pas le temps de commencer celle des mots croisés. J'avais une enquête à mener, mine de rien.

Je me suis frotté les yeux quelques secondes, pour être sûr qu'ils seraient rouges et larmoyants, j'ai desséré encore une fois ma cravate, ouvert un bouton de plus à ma chemise. Je ne devais rien avoir oublié.

J'ai tiré la chasse d'eau et je suis sorti. Teddy discutait avec quelques gardes, à une dizaine de mètres. Ils avaient l'air d'être en train de rassurer le nôtre, de garde. Il était pâle comme un linge.

« La patronne n'est pas très contente, elle veut vous voir immédiatement. »

La voix du pauvre garçon filait dans les aigus : le gorille élevé en salle de muscu ne tiens pas le stress.

Chapitre seizième

J'AURAIS ÉTÉ LE CACHALOT, je me serais accueilli en me demandant d'un ton peu amène ce qui m'amenait là. J'aurais été le Cachalot, aussi, je n'aurais pas porté un tailleur à épauettes. Mais je n'étais pas le Cachalot.

« Christopher, quel plaisir de vous revoir ! Vous permettez que je vous appelle Christopher ? »

Elle faisait des efforts : le sourire était charmant. Et presque naturel.

« Mes parents ne m'ont pas demandé ma permission, eux... »

Elle n'a marqué qu'un instant d'hésitation avant de décréter que c'était un oui.

« En quoi puis-je vous aider ? »

– Je voulais m'excuser pour hier, *Jessica* : j'étais un peu agacé, vous comprenez, de m'être fait enfermer dans une chambre froide et tout, alors j'ai peur d'avoir été un peu cassant.

– Ce n'est rien, j'ai bien compris que vous n'étiez pas dans votre assiette.

– Si, si, j'insiste : j'ai eu tort d'être désagréable. Surtout vu le rôle que vous jouez dans cette affaire. »

Elle était très bonne, à ce jeu-là. Quelqu'un qui n'en maîtrise pas les règles aurait nié en bloc jouer un rôle quelconque dans quelque affaire que ce soit, contre toute évidence. Elle ne s'est pas laissée avoir, elle a senti le piège. Elle a ri, d'un rire léger, élégant, et a demandé à voir mon bluff.

« Je joue donc un rôle dans cet affaire, Christopher ? »

– Ben, oui. Vous êtes la seule personne dans cette affaire qui ne se foute pas de ma gueule. »

Moi aussi, je suis bon, à ma manière. C'est juste que je ne joue pas au même jeu. Forcément, ça dérouté. La plupart des privés croient que faire parler un suspect, c'est une partie de poker. Qu'il faut intimider, donner à croire qu'on a plus d'indices en main qu'il n'y en a dans le jeu, parler avec l'assurance de qui sait qu'il va gagner. Que c'est celui qui sue le premier, qui jette un œil à la sortie de secours, qui abat ses cartes de peur de voir les vôtres qui a perdu. Moi, je n'ai jamais rien compris au poker, pour tout dire. Par contre, j'ai beaucoup joué au train électrique, quand j'étais petit. Et je sais ce qui se passe quand un train arrive trop vite à un aiguillage. C'est si facile à faire dérailler, un train de pensées. Je l'ai vu froncer les sourcils : elle ne savait plus si je me moquait d'elle ou si j'étais complètement idiot.

Ne pas lui laisser le temps de choisir.

« C'est mon problème, ça, ma maman me le disait toujours : "Christopher, elle me disait, ma maman, tu ne fais pas assez confiance aux gens, c'est ça ton problème." Elle me le disait toujours. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, mais dès que quelqu'un essaie de m'aider, je me méfie et je deviens hargneux. »

Elle a jeté un petit regard à Teddy, derrière moi. Un frôlement de tissu : il avait haussé les épaules ! Peut-être même levé les yeux au ciel — on était sur la même longueur d'onde. Le Cachalot a reposé les yeux sur moi : en avant pour le coup de grâce.

« Ça a commencé en primaire, vous savez, je me souviens : quand Hank Peeble a voulu me voler mon goûter et que Steve... Qu'est-ce qu'il fait chaud dans votre bureau ! Vous permettez que je quitte mon imperméable ?

– Euh, bien sûr... Vous voulez un verre d'eau ? William, sert un verre d'eau à Monsieur Marlowe. »

Ainsi notre garde s'appelait donc William.

Je me suis levé, j'ai quitté mon imper' et je me suis rassis dessus. Il faisait *vraiment* chaud dans son bureau, coup de chance : William et moi avions l'air de concourir pour le titre de Mister T-Shirt mouillé. J'allais pouvoir ajouter l'effet "privé musculeux" à l'effet "privé idiot." Ceinture et bretelles, fromage et dessert, serviette éponge. J'avais un handicap, cependant : je portais une chemise et une cravate, moi. Mais j'ai roulé mes manches jusqu'à mi-bras : j'ai vu le regard du Cachalot se poser sur le pli de mon coude gauche, là où les veines de l'avant-bras remontent vers le biceps. Les yeux, les oreilles et le bras du Croque-Mort, qu'elle m'avait appelé : si mon patron me payait pour mes bras, autant les utiliser au mieux.

J'ai attendu un instant avant de l'arracher à sa rêverie.

« Alors ?

– Alors quoi, *Chris* ?

– Alors vous ne m'en voulez pas ?

– Non, non, je vous l'ai dit, je...

– Alors je peux vous poser quelques questions de plus ?

– Je vous ai dit tout ce que je savais, Christopher. »

Poli mais ferme. Et j'étais redevenu Christopher. Heureusement, William arrivait avec le verre embué de condensation. Avant de repartir à l'attaque, j'ai fait glisser le verre glacé sur mon front : j'avais vu faire ça dans une publicité. Ça m'avait paru rudement impressionnant.

« Il y a encore des choses que je ne comprends pas, Jessica. J'espérais que vous pourriez m'aider à y voir plus clair. Mais si vous ne savez rien de plus...

– Tentez toujours, on ne sait jamais, Chris. »

Retenir le coup du verre.

« Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi le Mexicain veut tuer Monsieur Del Pedro.

– Pour prendre sa place, non ?

– Le Mexicain ? Un parrain de seconde zone ? Vous le laisseriez faire, vous autres ? »

Elle a eu l'air un instant d'étudier la question. J'ai pris ça pour de la coquetterie, sur le coup.

« Sans doute pas.

– C'est bien ce que je me disais aussi. »

Ce qui tua un instant la conversation. J'ai fait la tête dépitée du gamin qui n'arrive pas à construire la voiture en *lego* qu'il a eue pour Noël.

« Alors j'ai fait fausse route : ça ne peut pas être lui.

– Sauf s'il ne fait pas le coup tout seul. »

Elle avait dit ça par réflexe, comme pour chasser de mon esprit l'idée même de l'innocence du Mexicain. Mais, aussitôt, elle a eu l'air de s'en vouloir. Son regard inquiet allait de Teddy à moi.

« Vous pensez qu'un des Gros Bonnets pourrait être impliqué ?

– Oh, je ne faisais que penser tout haut, Chris.

– Non, non, vous avez raison, j'aurais dû y penser moi-même !

– Oh, je ne suis pas si sûre que...

– Mais quel Gros Bonnet pourrait avoir intérêt à s'associer à un petit parrain comme le Mexicain ? Le cinéma, tout le monde s'en fout, non ? »

Elle a haussé les épaules.

À cet instant, elle cherchait sincèrement une explication rationnelle à la culpabilité du Mexicain, c'était sûr. Mais quelque chose me disait que ce n'était pas que pour mes beaux yeux. Ou quelque autre partie de mon anatomie.

Tout à coup, son visage s'est éclairé : elle devait avoir une théorie. Mais je ne lui ai pas laissé le temps de me l'exposer.

« À moins qu'un des Gros Bonnets ait une marchandise à écouler et pense que le Mexicain puisse l'aider en cela. »

Touchée.

Elle s'est levée, très raide. Elle venait de retrouver les rails juste pour découvrir qu'ils allaient droit vers le viaduc branlant avec le trou au milieu.

« Monsieur Marlowe, je crains de ne vous être guère utile : vous devriez retourner à votre enquête plutôt que de perdre votre temps ici. »

Je sais reconnaître quelqu'un qui me fout dehors. Je me suis levé, j'ai posé mon verre sur son bureau et, mon imper' sur le bras, je me suis dirigé vers la porte. Au moment de sortir, je lui ai sorti mon plus beau sourire.

« Au fait, Jessica, la prochaine fois, pas besoin de vous faire belle pour nous...

– Qu'est-ce que vous racontez, Marlowe ? »

Discètement, j'ai poussé Teddy en dehors du bureau. J'avais déjà la main sur la poignée de la porte.

« Voyons, Jessica, j'ai bien vu que vous vous étiez repoudré le nez, juste avant notre arrivée. »

J'ai fermé la porte derrière moi sans attendre sa réponse : il ne valait mieux plus traîner dans le coin.

Chapitre dix-septième

TEDDY ME REGARDAIT DU COIN DE L'ŒIL avec ce mélange d'admiration et de colère que les flics ont dans leur regard quand ils essaient de convaincre un type de ne pas sauter de la corniche du vingt-deuxième étage. C'est dur de ne pas être impressionné par un type prêt à se jeter dans le vide pour se foutre en l'air. Bizarre, cette expression, soit dit en passant, non ? Se foutre en l'air. En l'occurrence, je dirais que ce n'est pas vraiment l'air qui importe, non ? Après tout, c'est plutôt après avoir rencontré l'asphalte que le type est foutu. En même temps, c'est vrai que "se foutre sur l'asphalte", c'est moins joli que "se foutre en l'air." Enfin, bref. Quoi qu'il en soit, même le plus compatissant des flics a en général du mal à ne pas en vouloir un peu au type qui l'oblige à être *lui-aussi* sur cette putain de corniche du vingt-deuxième étage. Surtout que, trois fois sur quatre, ça ne manque pas, il faut que ce soit le jour de son départ en retraite, au flic.

Teddy m'a encore jeté un regard méchant avant de se reconcentrer sur la route.

« Tu étais vraiment obligé de la provoquer ?

– Ne me dis pas que tu n'as pas reconnu les types qui étaient dans son bureau.

– Si, mais je ne vais pas non plus le crier sur tous les toîts.

– Une question de style, sûrement. Moi, j'aime bien faire. . . Eh ! c'était à droite, là !

– Je t'avais dit de me guider, bordel. »

Teddy n'est pas exactement la personne la plus joviale, la plus bonhomme, la plus rigolarde que j'aie jamais rencontrée. Mais jamais je ne l'avais vraiment vu plus que bougon. Et, là, clairement, il était passé du côté obscur de la bougonnerie : ce n'était plus une façade destinée à cacher son cœur d'or, c'était une grille qui l'empêchait — et à peine — de se jeter à ma gorge. Teddy, pas son cœur d'or.

Les types qu'on avait vus chez le Cachalot, c'étaient des Colombiens. Qui bossaient pour Valdez. Le genre de type qui n'a pas de surnom rigolo, ni de prénom connu. Une pointure, quoi. Un type qui produit tellement de poudre qu'il a pensé un temps affréter des super-tankers pour rationaliser le transport. Mais bon, était-ce une raison pour que le Cachalot ne nous présente pas ? C'était très mal poli, si vous voulez mon avis.

« Je t'ai dit que c'est là où Juste Brian m'a cueilli.

– Oui, ben je n'ai pas le sens de l'orientation, moi, alors guide-moi. »

J'avais demandé à Teddy de me reconduire chez Huggy : ma voiture y était restée depuis la veille.

« Voilà ! C'est celle-là !

– Ça roule, ça ? »

C'était mesquin. Vraiment. D'autant que, depuis treize jours d'affilée, effectivement, elle avait roulé. Ce qui nous plaçait à trois jours de notre record, à elle et moi. On avait une relation conflictuelle, elle et moi. Elle ne roulait pas toujours quand je le voulais, elle roulait parfois quand je ne le voulais pas — ses freins n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Enfin, je dis ça, mais je n'ai jamais connu de période où ses freins ont été autre chose que ce qu'ils sont. Anecdотiques. On avait une relation conflictuelle mais je l'aimais bien, ma petite voiture. C'était presque une symbiose que notre relation. Elle ne m'était pas fidèle, cependant : elle n'avait pas établi des relations symbiotiques qu'avec moi. Il y avait le lichen sur le siège passager, la drôle de mousse verte dans le réservoir à lave-glaces et le grillon quelque part dans le tableau de bord. Moi, je tolérais tout. Surtout que, depuis la mort de l'auto-radio, le grillon me faisait une compagnie.

Quand la grosse voiture ronronnante de Teddy s'est arrêtée à côté de ma voiture à moi, j'ai eu l'impression qu'on nous jugeait elle et moi. Mais on avait la conscience propre, nous.

« Avec l'argent du Patron, tu pourras t'en acheter une autre. »

J'avais encore le chèque de Del Pedro dans la poche de ma chemise. Je n'ai rien dit, j'ai serré les dents, je suis descendu de ce monstre chromé. Sa porte s'est fermé dans un "*chwomp*" étouffé : une porte à silencieux, normal.

« Qu'est-ce qu'on fait ? Je te suis ?

– Non, j'ai besoin que tu fasses une course importante pour moi. »

J'ai ouvert la porte de ma voiture — je ne la ferme jamais à clef, personne ne pense à me la voler — et j'en ai sorti une enveloppe en papier marron que j'ai tendue à Teddy par la fenêtre. J'ai gribouillé une adresse sur une page de mon carnet, et je l'ai arrachée. La page, pas l'adresse.

« Va à cette adresse et donne l'enveloppe à Monsieur Ho. Il te remettra quelque chose en échange.

– Et toi, tu fais quoi ?

– Je vais voir un indic' à moi. Je crois que j'ai compris de quoi il retourne mais j'ai encore quelques questions à poser.

– Je viens avec toi.

– S'il te voit avec moi, il ne parlera pas. J'y vais seul.

– Et s'il t'arrive quelque chose ?

– Je m'en voudrai pour le reste de ma vie. Mais ce n'est pas négociable. On se retrouve demain à dix heures chez le gros Léon. Je t'offre le petit déjeuner. »

Teddy n'avait pas l'air content du tout. Mais pour lui faire comprendre que j'étais sérieux, je suis monté dans ma voi... Bon, si je dois continuer de vous raconter cette histoire, je ne supporterai pas d'appeler ma voiture "ma voiture". Elle s'appelle Shirley. C'est ainsi. Foutez-vous de ma gueule, vous n'y changerez rien. Bref, je suis monté dans Shirley et j'ai essayé de la démarrer. Une fois, deux fois, trois fois...

Teddy en a eu marre et est parti.

J'ai attendu de voir sa voiture disparaître à l'angle au bout de la rue pour ressortir le papier que m'avait donné le Mexicain. C'était une photo. Une vieille photo. Deux soldats. On devine de la végétation derrière, une jungle peut-être, ils ont l'air d'avoir chaud. Ils sont athlétiques, tous les deux. Celui de droite dans un style grand maigre, tennis-man ou marathonnier, celui de gauche dans un genre musculeux trappu, lutteur ou quelque chose comme ça.

Ils portent tous les deux des chemises aux manches relevées jusqu'aux coudes. Et ce que j'ai vu en premier, c'est une ombre. Une toute petite ombre de rien du tout. Sur l'avant-bras gauche du grand maigre.

Il n'y avait pas trente-six informateurs à qui je pouvais montrer cette photo. Et je ne voulais surtout pas voir celui auquel je pensais en compagnie de Teddy.

J'espérais juste que Monsieur Ho ne serait pas trop surpris que Teddy vienne chercher mon linge.

Chapitre dix-huitième

IL Y AVAIT UN INTERPHONE dans la gueule d'un lion de pierre. Toujours bizarre, de parler dans la gueule d'un lion. Le haut-parleur a crachoté, je me suis présenté, on n'a pas répondu. J'allais rappuyer sur le bouton quand les grilles se sont ouvertes d'elles-mêmes, lentement, lourdement, majestueusement. Si on fait abstraction du goût de mon employeur pour la sculpture arboricole, les parrains du milieu ne font pas preuve d'une grande originalité : toujours le lion (qui est parfois un tigre, parfois un loup, parfois un ours mais c'est la même chose) de pierre pour l'interphone, toujours une grille vertigineuse en fer trop forgé entre deux bons gros piliers en granit, toujours les mêmes caméras de surveillance cachées dans les becs des mêmes aigles qui gardent la grille. Et toujours, aussi, un interminable chemin qui serpente à travers le parc avant d'arriver devant la maison en contournant une fontaine gothique.

J'ai passé la première — Shirley a une boîte manuelle —, enlevé le frein à main et... j'ai calé. Classique. Pente légère, Shirley n'aime pas. J'ai essayé de redémarrer. Pas gagné : Shirley faisait sa toux un peu sèche de quand elle ne veut pas. J'ai essayé de la convaincre mais pas longtemps : dans la lumière déjà faiblissante des phares la grille commençait à se refermer. Pas le choix. Dans un même geste, j'ai éteint les feux, arraché la clef du contact, attrapé mon imper' sur le siège du passager et ouvert la porte.

Il était temps que j'atteigne la grille : je suis passé de justesse. Il est bon à savoir que les grilles des parrains n'ont en général pas de sécurité anti-pincement. En revanche, elles sont assez régulièrement électrifiées.

J'ai dû me taper la traversée du parc à pied. C'était une forêt de sapin au milieu de laquelle coulait la rivière de lumière du chemin. C'est joli, ça, hein ? *"Coulait la rivière de lumière du chemin."* Madame Hawkin, à l'école, disais que j'aurais dû essayer de devenir journaliste, ou écrivain, que j'avais un bon style. Enfin, les études, elles ne se payent pas toutes seules, hein. Et puis, bon, je faisais déjà pas mal de sport, je vous l'ai dit, et je n'avais pas le style écrivain romantique émacié et famélique. J'aurais bien aimé, hein. Ça se porte bien, l'air émacié et famélique ; je suis sûr que ça m'aurait bien été. Enfin, bref. Ça sentait la verdure, ça bruissait comme bruissent les sous-bois et, surtout, ça montait.

Quand je suis arrivé en vue de la maison, l'avocat culturiste — com-

ment s'appelait-il ? Brandon ? Non ! Kevin... *Kevin*, donc, m'attendait : sa silhouette très reconnaissable se découpait devant le rectangle de lumière de la porte ouverte. Hmm... Ça, pour le coup, ce n'est pas joli, "*rectangle de lumière de la porte ouverte*".... Enfin, bref.

« Jeff vous attendait, Monsieur Marlowe. »

Je ne m'attendais pas exactement à ce qu'il m'attende mais je l'avais vaguement espéré.

J'ai suivi Kevin jusqu'au bureau du Mexicain. Je me suis toujours demandé si j'ai moi aussi cette démarche ridicule qu'ont les types un peu musclés, façon pingouin sous stéroïdes. Le couloir était large et, pourtant, Kevin manquait à chaque pas percuter le mur de l'épaule. Bon point en sa faveur cependant : il ne marchait pas les jambes arquées comme s'il venait de traverser les États-Unis à cheval d'une traite. Mais, bon, il était avocat, il s'appelait Kevin, il avait la démarche culbuto, il ne pouvait pas avoir *tous* les défauts du monde non plus.

Il a frappé à la porte et est entré sans attendre de réponse. Je l'ai suivi.

Le Mexicain faisait face à la fenêtre qui occupait tout un mur de son bureau en se tenant les mains derrière le dos. Il m'a semblé sur le moment qu'il avait changé de vêtements depuis la dernière fois que je l'avais vu mais je n'étais pas catégorique.

Il ne s'est pas retourné.

« Je n'aurai plus besoin de toi, Kevin. Tu peux rentrer chez toi.

– Jeff, si tu veux je peux res...

– Je t'ai dit que tu pouvais nous laisser. »

Cela n'enchantait pas Kevin de me laisser seul avec son patron mais il n'a pas plus discuté. Quand il est passé devant moi pour sortir, il m'a fait comprendre d'un regard et d'un signe de tête qu'il avait intérêt à retrouver son patron dans l'état où il l'avait laissé — vivant — sous peine de sanctions — lentes et douloureuses.

Kevin a fermé doucement la porte derrière lui et, pour la deuxième fois de la journée, je me suis retrouvé seul, dans ce bureau, avec le Mexicain qui me tournait le dos. Plus précisément, je me suis retrouvé seul, debout à l'entrée du bureau à attendre comme un imbécile. Parce que, franchement, dans ces cas-là, on est sensé faire quoi ? Se poser à côté de lui et chercher à voir quelque chose d'intérêt au milieu de la noirceur de la nuit ? S'asseoir sans bruit et attendre qu'il revienne à son bureau ? Aller se servir un verre ?

« Vous savez où est le bar, Chris. Servez-moi un cognac, s'il vous plait, et prenez ce que vous voulez. »

Toujours un peu effrayant quand quelqu'un a l'air de lire vos pensées mais, bon, de fait, j'avais soif. Je ne suis toujours pas certain aujourd'hui de lui avoir effectivement servi un cognac. Il y avait deux flacons sans étiquette qui contenaient un liquide ambré : je pense que l'un devait être le cognac, l'autre de l'armagnac, mais de là à dire lequel était lequel... Je m'en suis

remis au hasard : j'ai servi un verre de chaque, je l'ai rejoint et je lui ai tendu le verre que j'avais dans la main droite.

Il m'a remercié d'un signe de tête, s'est retourné vers la fenêtre et a siroté sa boisson en –ac. On voyait le chemin par lequel j'étais monté. À mesure que mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je voyais de plus en plus de détails. Un petit étang, au milieu de la forêt, qui brillait sous la lune. Shirley, qui m'attendait toujours à la grille. Le visage du Mexicain qui se reflétait dans la vitre.

Il avait l'air fatigué : la colère bizarre qui glaçait ses traits ce matin-là avait disparu. C'était le visage d'un type qui avait fini sa journée de travail et se permettait de tomber le masque. Il était encore plus beau. Après chaque gorgée, il passait sa langue sur ses lèvres fines. Une barbe naissante donnait l'impression que ses joues étaient recouvertes de sable fin. Ses narines bougeaient au rythme de sa respiration. Ses yeux clairs... regardaient droit dans les miens.

Je me suis retourné vers le jardin.

« Je suis venu pour la photo.

– La photo, oui. »

Et il s'est tu. J'aurais juré qu'il me regardait en souriant mais j'ai fait comme si de rien n'était : type cool qui regarde fixement la nuit noire en sirotant son alcool en –ac. Je ne devais pas être qu'un peu ridicule.

« Comment en vient-on à travailler pour un parrain du milieu, Monsieur Marlowe ? »

Bonne question, que je ne m'attendais pas à me voir poser.

« En ne disant pas non. Mais ce n'est qu'un contrat, pas une carrière.

– Je vous le souhaite. Mais on n'a pas toujours le choix, malheureusement.

– Tous les fils de boucher ne deviennent pas boucher. »

Je m'en suis voulu au moment même où je le disais. Ce type avait été correct avec moi, gentil même, il n'avait rien fait pour mériter ce genre de remarque. Et puis ce n'était sans doute pas le meilleur moyen de l'amener à me donner des informations. Mais c'était lui qui m'avait agressé, aussi : est-ce que j'avais besoin, moi, qu'on me rappelle que j'avais mis le doigt dans le genre d'engrenage conçu pour vous arracher tout le bras, le hacher, l'assaisonner, le cuisiner, le conditionner, l'étiqueter et l'expédier à des revendeurs de nourriture pour chien ? J'en étais parfaitement au courant, merci, et j'aurais apprécié qu'on m'explique comment arrêter le broyeur plutôt que de me décrire son fonctionnement.

Il n'empêche que j'avais gaffé.

J'ai jeté un regard à son reflet dans la vitre. Il me fixait toujours. Il n'avait pas l'air vexé, tout juste déçu. Je sais bien qu'en théorie ce genre d'attaques mesquines ne blessent que l'honneur de celui qui les mène (c'est la règle du "c'est c'ui qui dit qui y est" de quand on était gosses) mais le Mexicain était la première personne que je rencontrais qui semblait *compatir* à la blessure que vous veniez de vous infliger. Je n'avais jamais vu ce genre

de pitié que chez des moines tonsurés ou des maîtres zen à longue barbe, au cinéma exclusivement.

C'est terrible, comme regard, ça.

« C'est mot pour mot ce que j'ai dit à mon père quand je suis parti étudier le design à New-York : que je n'étais pas tenu de reprendre son affaire d'écarrissage en gros. Et j'ai tenu bon, même quand votre employeur l'a fait tuer : j'ai laissé ma mère gérer seule les affaires familiales. J'ai eu un peu de mal à m'habituer à appeler ma mère *le* Mexicain. D'autant que j'ai eu peu de temps pour m'y habituer : Monsieur Del Pedro n'est pas sexiste pour deux sous, un Mexicain femelle ça s'élimine juste comme un Mexicain mâle.

En fait, c'est plus à cause de Monsieur Del Pedro que j'ai repris l'affaire familiale qu'à cause de mes parents.

– Je suis désolé.

– Vous n'y êtes pour rien. »

Nouveau silence.

« Vous avez un plan de sortie ?

– Euh... Je crois que j'arriverai à retrouver la porte sans. »

La maison était grande, mais tout de même.

« Pour sortir du milieu, je voulais dire. »

C'est là que j'ai compris. Ce qu'il voulait dire, bien sûr. Mais, surtout, ce qui rendait son sourire si étrange : ma bêtise l'avait pris par surprise — il faut un certain temps pour s'y habituer, en général —, il s'était permis un large sourire éblouissant. L'espace d'un instant avait brillé, là, au milieu de cette dentition banalement parfaite de bellâtre standard une étoile d'intense noirceur. Il lui manquait une demi-incisive, cassée en biseau. L'instant d'après, ses lèvres dorées avaient recouvert cet infime défaut mais je pouvais encore l'imaginer comme par transparence. J'ai une théorie bien à moi. La perfection est soit ennuyeuse, soit insupportable sans un petit défaut qui la rend humaine. Ça vaut ce que ça vaut, comme théorie, mais écoutez Mozart. C'est beau, c'est sensible, c'est spirituel, c'est parfait, c'est chiant. Écoutez Beethoven, maintenant, le final puissant mais laborieux de la Cinquième, ou Schubert et les sublimes longueurs de la Grande : voilà qui est passionnant !

Je ne sais pas ce que j'aurais donné pour revoir ce trou-là dans ce sourire-là à ce moment-là.

« Christopher ?

– Pardon ? »

Je ne sais toujours pas combien de temps je suis resté comme un idiot à fixer sa lèvre supérieure.

« Je vous demandais comment vous comptiez échapper à Del Pedro, une fois votre contrat terminé.

– Ben... Un contrat, c'est un contrat. Après un contrat, un autre contrat. Je rechercherai le chaton d'une vieille dame, je filerai le mari d'une femme

soupçonneuse, je retrouverai un escroc pour une assurance, je n'en sais rien. . .
Monsieur Del Pedro a ses affaires, j'ai les miennes.

– J'ai peur que ce ne soit pas si simple, Christopher. Vous allez vous faire des ennemis, vous allez vous faire des amis. Si vous mettez le Cachalot en colère, vous ne survivrez pas longtemps sans Del Pedro. Si vous et moi devenons amis, vous ne survivrez pas longtemps à Del Pedro. Vous êtes entré chez lui, vous avez vu ses collaborateurs, sa famille peut-être, vous avez reconnu les lieux, vous pouvez reconnaître ses proches. Il ne vous laissera pas partir.

– Ce sera *mon* problème. Je ne suis pas venu pour des conseils, je suis venu pour les photos. »

Encore une fois, je n'aurais pas dû être aussi cassant mais, tout ce qu'il me disait, Del Pedro me l'avait déjà dit en me donnant le chèque censé acheter mon passage de gueule.

« Vous avez raison, restons professionnels. Que voulez-vous savoir ? »

Le ton était toujours aussi doux mais l'ambiance se rafraichissait.

« Qui est-ce, à côté de *l'homme au trou* ? Car c'est bien *l'homme au trou*, non ?

– C'est lui, oui. La photo date de quand il était sniper pour les marines. L'homme à côté de lui, je ne le connais pas.

– Comment pouvez-vous être sûr que c'est bien lui ?

– Je l'ai rencontré quand il a travaillé pour moi. Il a vieilli mais c'est bien lui. Il doit avoir une cinquantaine d'années, maintenant.

– C'est lui qui vous a donné cette photo ?

– Non. »

Il s'est tu. Ça avait commencé comme une conversation amicale et ça tournait à l'interrogatoire, avec moi obligé de lui tirer les vers du nez. D'habitude, je sais m'y prendre avec les gens, pour qu'ils me disent ce qu'ils ont à me taire. Mais lui, qui *a priori* était prêt à tout me dire volontairement vu qu'il m'avait donné la photo, j'avais réussi à le braquer assez pour être obligé de lui arracher chaque réponse. Cette affaire m'agaçait : je me brouillais avec vraiment tout le monde. Mais au point où j'en étais. . .

« Comment l'avez-vous obtenue, alors ?

– Je ne devrais pas vous le dire. Disons que je vous fais confiance. Del Pedro a eu des problèmes de chaudière, l'an dernier. Un des plombiers qu'il a fait venir était un de *mes* plombiers. Ça n'a pas servi à grand chose, finalement, les micros ont survécu deux heures, mais c'est lui qui m'a rapporté cette photo.

– De chez monsieur Del Pedro ?

– De chez Del Pedro.

– D'où, chez monsieur Del Pedro ?

– Il n'a pas su me le dire. »

Ce genre d'indice, c'est chiant. C'est le genre d'indice grain de sable juste assez gros pour enrayer la mécanique de votre petite solution à votre petite

affaire mais juste trop petit pour construire une nouvelle théorie sur lui. En plus, ça peut être le genre accidentel — qui sait ? Madame Del Pedro avait peut-être eu une aventure avec un soldat, vingt ans plus tôt, qui se trouverait être celui engagé alors pour tuer son mari. . . Ça ne voulait pas dire que c'était elle qui l'avait engagé. D'ailleurs, rien ne prouvait que cette photo appartenait à Madame Del Pedro : il y avait autant de propriétaires possibles que d'occupants à la maison, et pour chaque occupant mille explications possibles à l'existence de cette photo, et pour chaque explication une chance pour deux pour qu'elle n'ait rien à voir avec mon affaire.

Je ne savais rien de plus mais il y avait désormais un petit rien que je ne savais pas mais que je ne pouvais me permettre d'ignorer.

« Cela va-t-il vous aider ?

– À long terme, sûrement. À court terme, je ne vois pas du tout ce que je vais en faire.

– Je suis désolé.

– Non, non, au contraire, c'est ce qui fait l'intérêt du métier. Sans indice on ne peut rien faire, mais chaque nouvel indice embrouille un peu plus l'affaire. »

Les indics amateurs rêvent toujours qu'après vous avoir donné leur bribe de vérité ils vous verront vous écrier "Bon sang, mais c'est bien sûr" en vous frappant le front de la paume de la main. Avec moi, ils sont souvent déçus. Je comprends plutôt lentement.

« Pensez-vous que votre voiture redémarrera ? Nous pourrions appeler un réparateur demain matin.

– Non, ce n'est pas la peine. Shirley finit toujours par repartir.

– Ah. Dans ce cas, j'imagine qu'il ne me reste plus qu'à vous raccompagner. »

Il y avait eu plus dans cet échange que ce que j'avais compris sur le moment, probablement. C'est ça, l'autre intérêt du métier. Sans affaire on ne peut pas vivre, mais chaque nouvelle affaire embrouille un peu plus la vie.

Chapitre dix-neuvième

UNE CROÛTE HUILEUSE flottait sur le café goudronneux. J’y ai posé mon sucre et j’ai attendu qu’il coule, lentement, avant de remuer le tout. Il y a des gens qui ne peuvent pas commencer la journée sans un petit noir. Chez Léon, vous risquez de ne la finir si vous n’en prenez pas un. En tout cas, si vous comptez manger un de ses beignets : si vous n’imperméabilisez pas votre système digestif au pur robusta, l’hypercholéstérolémie foudroyante vous guette.

Le bouge de Léon était désert — il y a des vues que certaines personnes ne peuvent pas affronter au saut du lit. J’étais seul en salle devant mon petit déjeuner. J’étais arrivé à l’ouverture et Léon était en cuisine. J’avais passé une nuit blanc cassé, une de ces nuits pénibles d’où l’on émerge plus fatigué qu’au coucher. Je m’étais réveillé toutes les heures en croyant tenir la solution — solution qui m’échappait aussitôt. Et, chaque fois, je me tournais et me retournais dans mon lit, des minutes, des heures entières en essayant de retrouver *le* détail qui m’avait mis sur la piste. Au milieu de la nuit, j’en ai eu marre, j’ai glissé mon bloc-notes sous mon oreiller.

“S. s/prd T.B.”

J’étais bien avancé.

J’ai jeté un œil à ma montre. Huit heures dix. Le rendez-vous avec Teddy était à dix heures. Deux petites heures pour mettre en ordre mes idées. Et pour trouver une excuse pour l’avoir envoyé chez Monsieur Ho.

« C’était ça ou me balader cul nul. »

Ça ne suffirait sûrement pas.

J’avais quoi, moi ? Une photo dont je ne savais pas ce qu’elle représentait ; un indicateur superbe ; sommeil ; un employeur homicide ; un message cryptique de moi-même à moi-même ; sommeil ; la famille de mon employeur homicide ; sommeil ; un Cachalot homicide aussi ; un Cachalot homicide mais qui ne m’avait pas tué ; sommeil. . . Quoi d’autre ?

« Une voiture hors d’âge. »

Et un indicateur superbe. Le Mexicain était entré, sans que je l’entende, et venait de s’asseoir devant moi. Le voir chez le gros Léon, c’était comme trouver une perle dans une huitre. On ne s’attend pas à trouver quelque chose d’aussi joli, propre et lisse dans quelque chose d’aussi gluant. Il ne disait rien. Il avait juste sorti un mouchoir et essayait sans trop y croire de

décrasser la surface de la table.

J'ai fait signe à Léon. Instantanément, deux expressos sont apparus devant nous. Et deux beignets. Du genre adipeux. Il y a des croissants pur beurre, Léon donne dans le beignet pur huile. La confiture, la farine ne sont que des prétextes : le métier de Léon, c'est de servir des petites boules d'huile solide et trop sucrée.

Le Mexicain a renoncé à récurer la table. Il a hésité un instant, a plié soigneusement son mouchoir et l'a posé dans le cendrier.

« Kevin vous tuerait, s'il savait que vous me faites manger *ça*. »

(*Ça*, c'était le beignet.)

« Ou bien il mourrait d'envie de le manger lui-même, je ne sais pas trop.

– Vous n'êtes pas venu juste pour la cuisine, si ?

– Il y a des gens qui viennent *ici* pour la cuisine ?

– Oui, au petit matin. Encore habillés de cuir clouté et les chairs à vif suite aux coups de fouets.

– Je ne suis pas venu que pour la cuisine. »

Encore ce demi-sourire. Et il a commencé à manger son beignet, proprement. Et il a bu son café, lentement. Et je l'ai regardé faire, patiemment.

« Avez-vous bien dormi, Christopher ?

– Mal.

– Votre enquête, hein ? Vous auriez dû rester dormir à la maison, vous offrir une parenthèse, ça vous aurait détendu. »

Que répondre à ça ? Rien.

« Shirley a bien redémarré ?

– Elle redémarre toujours à un moment ou un autre.

– Une voiture très attachante, Shirley, hein ? »

Il m'a pris la main, a posé un papier au cœur de ma paume, a replié mes doigts dessus. Et sa main est restée sur la mienne un instant. Puis il s'est levé et s'est dirigé vers la sortie. En passant, il m'a frôlé l'épaule du bout des doigts.

« Comme son propriétaire, une voiture attachante. Du genre qu'on n'oublie pas. »

Je me suis réveillé. Teddy Bear était assis en face de moi et souriait grassement.

« Un rêve agréable, Marlowe ? »

Un grognement. Rien de mieux à lui offrir. Je serrais comme un idiot la page de mon bloc-note où se lisait la Vérité.

“S. s/prd T.B.”

Cryptique, la Vérité.

« J'ai ton linge dans ma voiture. Tu peux m'expliquer ? »

Franchement ?

« Si on prenait un café, d'abord ?

– Va pour un café. »

Léon nous a apporté deux cafés et une corbeille de beignets. Teddy tenait sa petite tasse dans sa grosse paluche avec la délicatesse de King Kong pour Fray Way. Il soufflait sur la surface craquelée du bout des lèvres et me regardait d'un regard mi-grognon mi-moqueur au travers des volutes de fumée.

« Monsieur Ho m'a dit de te dire qu'il a recousu un bouton à ton caleçon. »

Il savourait. C'était de bonne guerre.

« Le rouge, avec les nounours, il a précisé.

– Bon, ça va. *Primo*, j'avais un indic à voir, fallait que je me débarrasse de toi. Si je veux pouvoir continuer de bosser après cette affaire, vaut mieux pas qu'on me voit trop avec toi. *Secundo*, j'avais plus une chemise propre et Monsieur Ho ne livre pas à domicile. Enfin, *tertio*, j'avais peur de tomber sur Madame Ho.

– La petite vieille bossue avec le chignon ?

– Oui, Madame Ho.

– Elle a pas l'air si effrayante.

– Elle... Comment dire ? Elle se montre très amicale avec moi. *Trop* amicale.

– Madame Ho te fais des avances ? »

Il prenait ça à la rigolade, le salaud.

« C'est pas drôle. Tony le Castrat, il s'appelait Tony le Crooner, avant que Monsieur Ho le surprenne avec Madame Ho dans l'arrière boutique.

– Il t'a déjà surpris avec Madame Ho ? ! ?

– Non, il ne s'est rien passé : je ne couche pas avec la femme de mon teinturier, moi, j'ai...

– des principes, on sait, on sait. »

Je déteste quand on termine une phrase que j'ai commencé. Mais je n'ai pas eu le temps de le lui reprocher. Un type venait d'entrer chez Léon et s'était accoudé au bar. Un type grand et sec aux cheveux poivre et sel, en chemisette et en cravate.

« Marlowe, tout le monde sait que...

– Chut. »

Je connaissais ce type, j'en avais une photo dans mon portefeuille. La photo datait mais impossible de se tromper. Et, s'il m'était resté le moindre doute, il y avait sa cicatrice : dans son avant bras gauche, comme un trou. Mon esprit de déduction, vif malgré l'heure matinale, a su faire le rapprochement. Un homme. Avec un trou. Dans l'avant-bras gauche. *Eureka*, quoi.

J'ai fait signe à Teddy de m'attendre et je suis allé me percher sur un tabouret à côté de l'Homme au trou.

« Salut. »

Il m'a répondu d'un grognement.

« Je vous offre un verre ?

– Je mange pas de ce pain-là, moi : le *Motor Men Bar*, c'est de l'autre côté de la rue.

– Je veux juste parler : je bosse pour Monsieur Del Pedro. »

Je n'ai pas vu le coup venir : j'ai senti le tabouret qui basculait sous moi, j'ai aperçu l'Homme au trou qui filait par les cuisines, je me suis écrasé sur le carrelage. La graisse a amorti le choc. Une demi-seconde plus tard, Teddy était à mes côtés : j'étais sonné mais en état de marche.

« Passe par devant, je le suis par les cuisines. »

Traverser les cuisines de Léon, c'est toujours une épreuve. L'astuce est de courir en apnée. Dans une marmite, un magma noirâtre glougloutait à gros bouillons. C'était le goulatch de midi et, aussi, celui de la veille. J'en ai traversé les vapeurs, mes yeux se sont mis à picoter. Entre mes larmes, l'issue de secours était en vue : la porte en train se refermer.

Soudain, une déflagration.

Un coup d'épaule dans la porte, l'éblouissement de la ruelle, l'Homme au trou qui s'effondrait.

Il est tombé face contre asphalte. Je me suis agenouillé à côté de lui et je l'ai allongé sur le dos. Au beau milieu de sa poitrine, un petit point noir, une auréole rouge, sur sa chemise blanche. Il vivait encore un peu. Ses yeux larmoyaient, son souffle grumelait, sa bouche cherchait un dernier souffle. Il voulait parler : j'ai approché mon oreille de son visage, pour mieux l'entendre. Il sentait la mort, je ne comprenais rien à ses râles.

Teddy nous a rejoint, essouffé comme un aï après un cent mètre.

« Une berline... Noire... Pas de plaque... S'en tirera ?... »

Je me suis retourné vers l'Homme au trou : ses yeux vitreux me fixaient froidement. Il venait de mourir dans mes bras.

Table des matières

I The Man with the Hole in his Left Forearm	3
Chapitre premier	5
Chapitre deuxième	11
Chapitre troisième	15
Chapitre quatrième	19
Chapitre cinquième	23
Chapitre sixième	27
Chapitre septième	31
Chapitre huitième	35
Chapitre neuvième	41
Chapitre dixième	45
Chapitre onzième	49
II The Man with the Hole in his Sugar-Free, Extra-Bright, Menthol-Flavored Smile	53
Chapitre douzième	55
Chapitre treizième	57
Chapitre quatorzième	61
Chapitre quinzième	65
Chapitre seizième	69

Chapitre dix-septième	73
Chapitre dix-huitième	77
Chapitre dix-neuvième	83
Table des matières	88